SOUS LES PINS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHANTS CANADIENS.
HEURES PERDUES.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

PROSE ET VERS.

SOUS LES PINS

PAR

ADOLPHE POISSON

Membre de la Société Royale du Canada, Docteur ès-lettres de l'Université Laval.

Illustrations par HENRI JULIEN

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN
(À RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

1902

PS8481
O365G

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent deux, par ADOLPHE POISSON, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

OU VAS-TU?

Où vas-tu donc, cher petit livre,
Si frais, si neuf, si pomponné?
Pourquoi cette fièvre de vivre?
— Je vais rejoindre mon aîné. (1)

Mais demander à chaque porte
Le pain de l'hospitalité,
Oh! sais-tu que c'est dur? — Qu'importe!
Si l'on me place à son côté.

(1) Heures perdues.

Ne crains-tu point l'indifférence,
Du barde l'ordinaire écueil?
— Grâce à l'aîné, j'ai l'espérance
De recevoir un bon accueil.

Pourtant je crains que ton cœur saigne;
Que tu me reviennes confus...
— En m'adressant à bonne enseigne
J'éviterai bien des refus,

Car mon aîné, leçon de choses,
M'a dit, pour m'épargner l'affront,
Les portes qui resteront closes
Et celles-là qui s'ouvriront.

Qu'on me rebute ou qu'on m'acclame,
Tout bas, je bénirai mon sort,
Pourvu qu'un noble cœur de femme
En me lisant batte plus fort.

A FEU L'HONORABLE P.-J.-O. CHAUVEAU

Vous à qui Dieu pour droit d'aînesse
Avait donné tous les talents,
Qui, prolongeant votre jeunesse
Sous la neige des cheveux blancs,

Mêliez au cœur du vrai poète
L'âme ardente de l'orateur,
Et qui de ma muse discrète
Avez été l'inspirateur;

Qui, sur toute étoile naissante
Saluant votre heureux déclin,
Jetiez d'une main bienfaisante
De votre gloire le trop-plein;

Vous n'êtes plus là pour me dire
Un mot de critique clément,
Mais votre nom, je veux l'inscrire
Au bas de l'humble monument.

MES PINS

J'ai l'ombre de trois pins. Ces rois de mon parterre
Lèvent avec orgueil leurs fronts vertigineux.
Au printemps plus d'un nid s'y loge avec mystère,
Attiré par l'odeur de leur bois résineux.

O pins, vous survivrez à mon humble mémoire,
Et quand je dormirai dans l'oubli des vivants,
Que rien ne restera de mon pâle grimoire,
Vous couvrirez mon toit de vos rameaux mouvants.

Un jour, lorsque, couché là-bas au cimetière,
Je mêlerai ma cendre à l'humus engraissé,
Vous braverez le ciel de votre cime altière,
Témoins longtemps debout d'un fragile passé.

Les saisons passeront, les mois et les années,
Sous vos rameaux les nids succéderont aux nids;
Dépouille de l'hiver, vos aiguilles fanées
Serviront de jonchée aux gazons tout jaunis.

Un jour vous tomberez pourtant sans une trace,
Moins heureux que les pins si vantés de Tibur;
Pour vous rendre immortels vous n'aurez pas Horace
Et vous disparaîtrez comme le barde obscur.

Mais plus heureux que vous, ma cendre va renaître.
Un jour je sortirai de mon dernier sommeil;
A l'appel de mon Dieu je reprendrai mon être,
Tandis que vous, ô pins, c'est la mort sans réveil.

REVIVRE

—

A MON FILS JULES

—

Le temps qui fuit sans cesse
Emporte avec nos jours
Ce qui fut la jeunesse,
Ce qui fut les amours !

Comme la trombe passe
En balayant le sol,
Le Temps, brûlant l'espace,
Nous saisit dans son vol ;

Et mesurant sur terre
Nos rapides instants,
Dans l'éternel mystère
Nous lance palpitants.

Tout disparaît, tout tombe
Dans le gouffre béant,
Mais l'homme dans la tombe
Nargue encor le néant !

Sur la scène du monde
Trop éphémère acteur,
Il laisse, œuvre féconde,
Son esprit créateur.

La pensée éternelle
Eteinte en son cerveau
Ouvre grande son aile
Par delà le tombeau.

Mais l'homme plus modeste
Dans l'enfant seul revit,
De lui c'est ce qui reste,
C'est tout ce qui survit.

Voyez! La fleur nouvelle
Rajeunit l'arbrisseau;
L'homme se renouvelle
Dans un frêle berceau.

Dans cet autre lui-même
Il retrouve ses traits
Et peut, bonheur suprême,
Sans pleurs et sans regrets,

Dire: "Ma vie achève,
Si l'arbre doit mourir,
Un rameau plein de sève
S'élance pour fleurir!"

Contemplant cette aurore,
Satisfait, il s'éteint.
Son couchant voit éclore
L'aube d'un gai matin.

Car, espoir qui fait vivre,
L'homme le plus borné
Au bonheur de survivre
S'est toujours obstiné.

Je goûte cette joie
D'avoir à mon côté
Ce fruit que Dieu m'envoie
Pour bénir mon été.

Tout ému, je m'incline
Sur ce berceau d'enfant,
Et sa grâce câline
Du néant me défend.

En lui je me retrouve
Tout à coup rajeuni,
Et dans mon cœur j'éprouve
Un bonheur infini.

Cher petit, ta faiblesse
Fait ma force aujourd'hui
Et j'attends la vieillesse
Sans crainte et sans ennui.

Ton astre va paraître
Sur mes jours au déclin;
Puisses-tu ne pas être
Avant l'heure orphelin!

Mais je suis jeune encore;
Je te verrai grandi.
Je veux que ton aurore
S'allume à mon midi;

Que ton midi flamboie
Sur mon pâle couchant,
Pour éclairer la voie
Sous mon pied trébuchant.

Et si, jamais nommée,
Ma muse a trop vieilli,
De l'humble renommée
Retarde un peu l'oubli !

L'ORME

Cet orme fut planté le jour de ma naissance;
Il est tout jeune encore, et moi, je me fais vieux;
Il étale au soleil sa superbe croissance,
Et sa mâle vigueur me rend presqu'envieux.

Chaque printemps cet orme a des feuilles nouvelles
Et couvre ses rameaux de jeunes frondaisons;
Et l'odeur des muguets et des blondes javelles
Lui fait vite oublier les plus rudes saisons.

Pourvu que de doux nids perdus sous la ramée
Le bercent des accents des timides oiseaux,
Que le lierre grimpant de sa tige embaumée
Orne son tronc noueux de gracieux réseaux,

Il verra sans regret revenir l'âpre automne,
Se disperser au vent son panache jauni,
Car la neige aux flocons étincelants festonne
Une blanche parure à son front dégarni.

S'il reste toujours fort, c'est qu'il n'a pas d'histoire;
Et toujours immobile où l'a placé le sort,
De son ombre couvrant le même territoire,
Seul, le vent le tourmente en son puissant effort.

Tandis que l'homme, lui, se dépense et s'agite
En luttes, en désirs, en mille visions;
Et s'usant à ce dur travail, il vieillit vite,
Vrai martyr de son rêve et de ses passions.

LE SAPIN

Tous les arbres de mon parterre
Ont perdu leur verte toison;
L'ombre aimée et le doux mystère
N'ont eu qu'une brève saison:

L'orme à la puissante ramure
Et l'érable au front gracieux
Lancent avec un bruit d'armure
Leurs bras tout raidis vers les cieux.

Quand par le froid tout s'atrophie,
Je vois le sapin toujours vert
Contre la saison qu'il défie,
Mettre les oiseaux à couvert.

Lui seul conserve son feuillage,
Aussi lui seul garde ses nids,
Et d'un continuel ramage
Il sent ses rameaux rajeunis.

Pendant que l'orme glacé tremble,
Agitant ses bras musculeux,
Lui seul sous ses branches rassemble
Les oiseaux grêles et frileux.

Les récollets, les hirondelles
Vers le chaud midi s'en iront,
Mais d'autres oiseaux plus fidèles
Aux neiges les remplaceront;

Et le sapin toute l'année,
Malgré la rigueur des saisons,
Sous la branche jamais fanée
Est plein d'amours et de chansons.

LA FRANCE D'AMERIQUE

POÈME

Lu à la soirée d'adieu donnée aux touristes français, à Québec, le 3 septembre 1885.

I

Français du nouveau monde, ignorés de vos pères
Et perdus dans l'oubli d'un siècle indifférent,
Nous avons, pleins d'espoir en des destins prospères,
Pour la France gardé les bords du Saint-Laurent,

Afin qu'après cent ans, fût-ce même après mille,
Nous pussions — c'était là notre unique souci —
Saluer dans les murs de cette antique ville
Des Français étonnés de nous trouver ici.

Mais du fleuve géant bientôt l'étroite rive,
Peuple robuste et fort, ne put te contenir,
Et, fidèle au passé, dans ta vigueur naïve
Tu sus forcer la France à se ressouvenir.

Vers le ciel du midi, vers les frimas du Pôle,
Vers l'Orient vermeil et le couchant brumeux,
Tu t'es précipité, noble enfant de la Gaule,
Comme descend des monts le torrent écumeux.

Pourtant on t'avait dit, à l'heure de l'épreuve,
Où, triste, tu songeais aux champs de Carillon:
" Ton domaine est ici, sur les bords du grand fleuve;
" Ne creuse pas plus loin ton modeste sillon.

" Qu'en cultivant ce sol, ton cœur jamais n'aspire
" A pénétrer un jour dans l'épaisse forêt;
" Témoin de tes travaux, ce champ doit te suffire,
" Tu peux y vivre heureux, y mourir sans regret."

Mais du ruisseau grossi qui peut tarir la source?
Qui le tente entreprend un inutile soin.
Dieu seul du fier torrent peut suspendre la course,
Dieu seul peut dire au flot: tu n'iras pas plus loin.

Aussi, forçant bientôt la limite imposée
A tes nobles efforts, tu t'avanças sans peur.
Un jour, en contemplant la plaine déboisée,
L'étranger refoulé frissonna de stupeur.

Il compta les clochers dominant la vallée,
Il parcourut ces champs pleins de grasses moissons,
Il vit sous mille toits la famille triplée,
Des filles au teint frais, de robustes garçons,

Et dit: "Ce petit peuple à jamais nous défie,
"Il a pour lui la force et le nombre à la fois.
"Il a pour nous braver tout ce qui fortifie,
"Il adore sa langue et respecte ses lois."

Et depuis ce temps-là l'arbre aux fortes racines,
S'enfonçant plus avant, ne cessa de grandir;
Il grimpa sur les monts, courut dans les ravines,
Et jusque vers le Nord il osa reverdir.

Oui, ce roseau fragile, épargné par le glaive,
Qui, vaincu par le temps, devait bientôt mourir,
Voilà qu'il va déjà, plein de force et de sève,
De milliers de rameaux, au printemps, se couvrir.

Et toi qui méprisais cette tige si frêle,
Fier étranger, tu vis, du rameau mutilé,
Eclore en plein soleil une France nouvelle,
Et tu fus vers les lacs malgré toi refoulé!

O champs qu'on a peuplés d'une autre race altière,
Cantons de l'Est dotés, hélas! d'étranges noms,
Vous qui deviez servir contre nous de barrière,
Vous nous appartenez et nous vous reprenons!

A nous, fleuve géant, tes deux rives splendides!
Le coq gaulois perché sur nos temples a lui
Des champs américains aux vertes Laurentides,
Et les vaincus d'hier sont vainqueurs aujourd'hui.

Pourtant aux jours de deuil, aux heures de souffrance,
Nous étions seuls, luttant sans trêve et sans merci:
Aux jours d'oppression nous n'avions pas la France
Pour crier à ses fils: Courage! me voici!

Son souvenir veillait dans notre âme meurtrie,
Nous gardions du passé les saintes visions,
Et pendant que là-bas on brisait la Patrie,
Ici, sans nul secours, nous la reconstruisions!

Livrés avec amour à cette œuvre obstinée,
Nous demeurions Français et nous étions jaloux,
Nous, les seuls survivants d'une lutte acharnée,
De croître sans votre aide et de grandir sans vous.

Et nous te réservions ce spectacle, ô ma mère,
D'un peuple dans sa gloire un jour enseveli,
Et qui, d'un siècle entier secouant la poussière,
Se dresse avec effort, te reprochant l'oubli.

Ah! si nous avons pu sans toi, mère oublieuse,
D'un orageux passé rassembler les débris,
Si sans toi nous avons d'une race orgueilleuse
Vaincu les préjugés, fait tomber le mépris;

Si sans toi nous avons, aux champs du nouveau monde,
Malgré l'obscure nuit, trouvé notre chemin,
Quel travail nous attend, quelle tâche féconde,
O ma mère, aujourd'hui que tu nous tends la main?

Car pour faire oublier l'abandon de leurs pères
Les Français de nos jours se sont tous souvenus,
Et voyant les progrès accomplis par leurs frères,
Pour enfants de la Gaule il nous ont reconnus.

Oui, c'est le même sang qui coule dans nos veines;
Oui, c'est le même espoir qui fait battre nos cœurs;
Oui, c'est le même amour, ce sont les mêmes haines,
Et c'est le même orgueil en face des vainqueurs!

Même foi nous unit, votre langue est la nôtre.
Mais parmi vos grands noms ce que vous n'avez pas,
C'est le pionnier fécond, c'est ce vaillant apôtre
Qui des rives de France a dirigé vos pas.

Il est à nous cet homme, il est à nous ce prêtre,
Ce hardi défricheur devant qui la forêt
Avec effort s'abat plus promptement peut-être
Que les épis mûris couchés dans le guéret! (1)

(1) Le curé Labelle.

Descendant vigoureux d'une puissante race,
Il a secoué l'arbre en pleine floraison
Pour en semer les fruits plus vite dans l'espace
Et féconder le sol par delà l'horizon.

O visiteurs amis, qu'aux rives de la Seine,
Aux bords de la Gironde on apprenne de vous
Qu'un petit peuple ici, dans sa force sereine,
Poursuit sa tâche sainte et qu'il en est jaloux.

Aux Français dites bien que nous sommes des frères,
Que le même génie inspire nos penseurs,
Que par le dévouement nos épouses, nos mères
Des vôtres, grâce au sang, sont bien les dignes sœurs.

Que si vers l'Orient, la France, notre mère,
Brille, étoile du soir, à l'horizon lointain,
Astre nouveau, déjà sur cet autre hémisphère
Se lève avec éclat l'étoile du matin.

Que si par vous, Français, pendant cent vingt années,
Nous avons, fils de France, appris à la nommer,
O Françaises, c'est vous, c'est vous, ô sœurs aînées,
Qui, charmantes toujours, nous la faites aimer!

Qu'il est une autre France et que vous l'avez vue,
Qu'elle ressemble encore à celle de là-bas;
Que pour vous souhaiter la douce bienvenue
Un million d'amis vous ont tendu les bras!

Des Anglais au cœur noble à la France qui passe
Ont fait sans hésiter un accueil généreux;
Des haines d'autrefois effaçant toute trace,
En vous ils saluaient les fils des ancieus preux.

Mais d'autres parmi ceux qui se disent nos maîtres,
Criminelle ignorance ou dédains puérils,
En vous voyant fouler ce sol de nos ancêtres,
Ont osé demander: "Ces hommes, qui sont-ils?"

Et nous leur avons dit: Ces hommes sont nos frères
Par les liens nouveaux et les anciens serments,
Par le même génie et le sang de nos pères,
Et par ce sol pavé de leurs vieux ossements.

Il en est parmi vous que la France nouvelle
Au nombre de ses fils va désormais compter;
Mais vous que le devoir vers la Patrie appelle,
Venez aux jours d'orage ici vous abriter.

Puisse ce coin de terre, adossé presqu'au Pôle,
Pour ceux qui vont rester ne pas être un exil!
Puissent ceux qui s'en vont rappeler à la Gaule
Le souvenir d'un peuple étonnant et viril!

Vous par qui nous goûtons les tendresses tardives
Du pays des aïeux, merci d'être venus.
Emportez tous nos vœux, vous qui laissez ces rives,
Vous qui restez ici, soyez les bienvenus!

II

Et vous, marins français qu'en mil sept cent soixante (1)
Attendait mais en vain le vieux soldat mourant,
Oh! revenez encor de notre mère absente
Montrer les trois couleurs aux flots du Saint-Laurent.

Emus de notre accueil, témoins de cette fête,
Quel que soit le rivage où vous portent les flots,
Dites: La France est là, de son sort satisfaite,
Heureuse sans émeute, et libre sans sanglots!

(1) Les marins des deux frégates françaises alors dans le port assistaient à cette séance.

L'ORIENT

I

Comme le vin bouillonne au sortir de l'amphore,
De même au jour néfaste où parut le Croissant,
Le Grec épouvanté vit soudain le Bosphore
Rouler jusqu'à la mer des flots rouges de sang.

O le combat géant! ô la lutte sanglante
Entre la foi du Christ et les lois du Coran!
Mahomet triomphait et l'Eglise tremblante
Allait tomber meurtrie aux pieds du conquérant.

Et sans Sobieski sous les portes de Vienne,
Et sans Charles-Martel sous les murs de Poitiers,
Hélas! c'en était fait de l'Europe chrétienne,
De ses temples bénis, de ses trônes altiers.

Ils ont sauvé l'Europe, et de ce vaste empire
A peine reste-t-il quelques membres épars.
Demain le vieux Stamboul qui sous le joug soupire
Ne verra plus le Turc rôder sur ses remparts.

II

Car l'Islam a fini sa superbe épopée.
Partout dans les déserts ses guerriers sont couchés,
Et ses fils sous l'impôt ou sous le faix penchés,
Ont laissé se rouiller leur héroïque épée.

Des rives du Bosphore aux rochers de Ceuta
Les ravins ignorés et les fiers promontoires
Sont encor tout remplis du bruit de leurs victoires
Que l'écho d'un grand siècle aux suivants raconta.

Il dort et pour toujours ce puissant cimeterre
Qui pendant deux cents ans fut la terreur des rois,
Quand Mahomet trouvant deux continents étroits,
Pour témoin de ses coups voulut prendre la terre.

Bientôt sur les débris d'un empire puissant
Que ne protège plus l'ombre du grand prophète,
Les chrétiens, conviés comme pour une fête,
Vont plonger dans les flots la corne du Croissant!

LA RIME

Un jour, pour la vouloir trop sonore et trop belle,
Je cherchais vainement une rime rebelle,
Et la capricieuse, en me narguant ainsi,
De ma muse en arrêt redoublait le souci.
Je croyais la saisir, et, nouvelle souffrance,
L'infâme me laissait dans la désespérance.
Par un caprice voir son poème manqué,
Un poète pour moins pourrait être offusqué.
Pour un si vil obstacle un beau rêve qui croule!
Et les pensers divins qui me venaient en foule
Et qui lassés d'attendre un vers pour s'y loger,

Ne demandent pas mieux que de déménager,
Laissant ma pauvre tête abasourdie et vide;
Ce malheur, je le dois à la rime stupide
Qui se décide enfin, regrettant son travers,
A venir prendre place à la fin de mon vers.
Hélas! il est trop tard; aussi toute piteuse,
A mon rêve défait elle semble boiteuse,
N'étant plus l'idéal que j'aurai tant cherché;
Et d'en par là finit mon poème ébauché.

LA TERRE NATALE

O prés pleins de lumière, ô les vertes montagnes,
O vallons remplis d'ombre, étroits sentiers des bois !
O les blés jaunissants dans les blondes campagnes !
O les bosquets touffus remplis de douces voix !

Charme toujours nouveau de la terre natale,
Epanouissement mystérieux des fleurs,
Eden où la nature à nos regards étale
Les plus gais horizons, les plus vives couleurs !

Qui n'aime à revenir au lieu de sa naissance,
Et plus près de la tombe évoquer son berceau ?
A revoir, lorsque l'arbre a fini sa croissance,
Le sol d'où s'éleva l'humble et frêle arbrisseau ?

Quand la première fois depuis quarante années,
Je revois le rivage où je reçus le jour,
Les oiselets naissants, les fleurs à peine nées,
Tout reste indifférent à mon tardif retour.

Je revois plein d'émoi la maison paternelle
Qu'habite un inconnu. Je frappe sans songer
Que le temps brise tout, que j'ai vieilli plus qu'elle,
Et qu'absent si longtemps, je suis un étranger !

Aussi par le village en vain je me promène,
Personne dans le bourg ne me reconnaîtra,
Nul ne peut deviner l'objet qui m'y ramène,
Car nul vieux souvenir à mon aspect naîtra.

Dans cet homme mûri, qui pourra reconnaître
Le tout petit enfant qui vit ici le jour?
Combien en reste-t-il de ceux qui m'ont vu naître?
La mort a mis sur eux sa griffe de vautour.

O vous, témoins muets de ma première enfance,
Temple qui vit couler l'eau sainte sur mon front,
Contre vos souvenirs je me sens sans défense,
Mais vous parler d'oubli serait vous faire affront.

Car c'est ma faute, à moi, si ce lieu plein de charmes
De l'enfant de jadis a perdu souvenir.
Plus souvent, je l'avoue en retenant mes larmes,
Au lieu de mon berceau j'aurais dû revenir.

SI DIEU ME DISAIT!...

Ah! si Dieu me disait: Homme, veux-tu la gloire?
Je la mets à tes pieds; je répondrais: Seigneur,
Amère est cette source et je craindrais d'y boire,
Donnez-moi plutôt le bonheur!

Et si Dieu me disait: La vaste renommée
T'attend, suspens ton vol à ses ailes de feu;
Aux superbes essors ma pauvre âme fermée
Dirait: C'est trop pour moi, mon Dieu!

Et si Dieu me disait: Vois cette multitude;
Sous ton souffle puissant voudrais-tu la ployer?
Je dirais: Laissez-moi ma chère solitude,
L'écho discret de mon foyer.

Et si Dieu me disait: Des projets de la terre
Choisis les plus brillants, poursuis les plus nouveaux,
Je dirais au Seigneur: Ma lampe solitaire
Suffit à mes humbles travaux.

Et si Dieu me disait: Sois un homme de guerre,
Je lui dirais: Mon Dieu, s'il faut être un vainqueur,
Au lieu du don fatal qui séduit le vulgaire,
Rendez-moi maître de mon cœur!

Mais si Dieu me disait. Veux-tu d'un grand poète
Connaître — fût-ce un jour — le redoutable honneur!
A ces divins tourments ton âme est-elle prête?
Oh! je répondrais: Oui, Seigneur!

BONNE LECON

Sois bon, disait le père, et surtout charitable.
Soulage avec plaisir, fais asseoir à ta table
Les pauvres affamés qui te tendent la main;
Pour être généreux n'attends pas à demain.
Sois indulgent pour tous, sévère pour toi-même,
Sais aimer le prochain sans exiger qu'on t'aime,
Car tu pourrais, mon cher, attendre bien longtemps;
Pardonne à toute faute et prends toujours le temps
De réfléchir avant de condamner ton frère.
Que le vent favorable ou la bise contraire

Enfle ta voile, il faut, frêle jouet des flots,
Montrer un front serein, refouler tes sanglots.
Pour maître ayant Dieu seul, courbe-toi dans le temple;
Enfin règle tes jours pour qu'ils servent d'exemple.
Et l'enfant répondit à son père étonné:
" Cet exemple, papa, dis, me l'as-tu donné? "

LE BILLET DE RETOUR

" Tiens, voici, mon enfant, une petite somme;
Un gousset bien garni devient l'ami de l'homme,
Une pièce d'argent que l'on donne à propos
Sauve bien des ennuis, guérit bien des bobos.
Depuis plus de quinze ans que j'amasse avec peine
Cette épargne, mon fils, est aujourd'hui la tienne,
C'est là tout mon avoir, oui c'est là tout l'argent
Que je possède au monde, et c'est le cœur content,
Va, que je te fais don de toute ma richesse.
Seulement sois prudent, n'en fais pas de largesse,

Et ne vas pas non plus dépenser comme un fou
Les écus de l'épargne amassés sou par sou.
Ah! ce qu'ils m'ont coûté de constants sacrifices,
Nul ne saura jamais, ni par quels artifices
J'ai pu soustraire ainsi, sans te priver de rien,
Une secrète obole au pain quotidien.
C'est l'heure du départ, cher enfant, j'en frissonne.
Toi parti, désormais je n'aurai plus personne
Pour entourer mes jours de ces soins vigilants
Que ta jeunesse doit à mes cheveux si blancs.
Tu pars, pour si longtemps, et puis je suis si vieille!"
— Alors le gars, ému, se penche à son oreille
Et lui dit: "Ne crains rien, nous nous verrons un jour,
Car j'ai pris par prudence un billet de retour!"

LES ENFANTS

I

LA MÈRE

" Les voyez-vous là-bas? Ils sont toujours ainsi,
Courant à travers la bruyère,
Et dans leur horizon paisible et rétréci,
Gais et toujours dispos, ils n'ont d'autre souci
Que s'abreuver d'air pur, se baigner de lumière.

Sans jamais se lasser ils vont tous les matins
Se rouler dans les hautes herbes
Et sonder les fourrés de leurs pas incertains.
A les voir gambader on dirait deux lutins
Se courant sans merci dans les guérets superbes.

Ils ne respectent rien, ni les fleurs, ni le blé;
Ils pillent en petits vandales,
Sans peur et sans remords, et le voisin troublé
Un jour les a surpris, le plus vieux affublé
De son lourd paletot, l'autre de ses sandales.

Furtifs, ils s'échappaient, contents d'être parés
De leurs gigantesques dépouilles
Et chassant devant eux les oiseaux effarés.
A travers les buissons en fleur de nos grands prés
Les voilà maintenant qu'ils poursuivent leurs fouilles.

Mais ils n'ont pas encore, ô les vilains garçons !
Terminé leur longue journée
Quand ils ont dévasté quelques champs de moissons,
Agacé le meunier de leurs folles chansons
Et ramoné parfois la haute cheminée.

Il faut, quand revenus le soir près du foyer,
Que longuement ils se rappellent
Leurs courses dans les champs, et pour nous ennuyer
Les voilà caquetant comme, au haut d'un noyer,
Deux oiseaux babillards qui le soir se querellent.

Et puis, le lendemain, prêts à recommencer,
Les voilà déjà dans la plaine.
Si des arrêts parfois je veux les menacer,
Pliant sous l'ouragan pour le laisser passer,
Ils sortent bruyamment, cœur joyeux, bouche pleine.

Ces effrontés faisant un tapage d'enfer,
Jamais contents, toujours demandent;
Et si nous leur parlons du grave magister,
Ils répondent: ce qu'il nous faut c'est le grand air!
Ah! nous obéissons; ce sont eux qui commandent!"

II

LE VIEILLARD

"Voyez-vous, ces enfants sont comme les oiseaux,
Madame, il leur faut de l'espace,
Il leur faut les grands prés, l'eau claire des ruisseaux,
Le sentier qui se perd à travers les roseaux,
Le soleil qui les bronze et la brise qui passe.

Les enfants ont besoin de lumière et d'air pur
Des bois touffus et des clairières.
Ils trouvent cette chambre étroite. A ce vieux mur
Ils préfèrent le ciel profond, chargé d'azur,
Aux lueurs du foyer le soleil des bruyères.

C'est là qu'ils vont puiser la joie et la santé;
Et s'ils sont meilleurs que nous sommes,
Si le ciel sur leurs fronts reflète sa beauté,
C'est que ces chers enfants n'ont pas encor goûté
A cette source amère où s'abreuvent les hommes.

Oh! laissez-les. Pourquoi si tôt les rappeler
De leurs jeux bruyants dans la plaine?
Pour ces petits lutins est-ce un mal de fouler
Les ajoncs de la rive étroite et de mêler
Aux vents frais du matin leur pure et chaude haleine?

Est-ce un mal d'écouter le babil des oiseaux,
De voir pousser la moisson blonde,
De plier sous ses doigts la tige des roseaux
Pour tendre avec espoir de fragiles réseaux
Que peupleront demain les habitants de l'onde?

Et n'avons-nous pas fait, madame, ce qu'ils font?
N'avons-nous pas aimé les courses?
Préféré la nature aux leçons de Buffon,
Quand, lassés de courir dans le ravin profond,
Nous plongions nos pieds nus dans l'eau claire des sources?

Non, vous avez beau faire, ils vous échapperont
Par la porte ou par la fenêtre.
Madame, croyez-moi, vous aurez cet affront
De les voir, sans souci des plis de votre front,
Derrière ce rideau d'érables disparaître.

Assez vite ils viendront s'asseoir près du foyer
Pour conjuguer le plus doux verbe;
Assez vite il faudra pour les désennuyer
Autre chose que l'onde où l'on voit tournoyer
La pâle feuille morte et le frêle brin d'herbe.

Ce temps-là viendra bien assez tôt. Laissez-les
Courir loin de votre demeure,
Laissez-les sur les eaux tendre leurs longs filets,
Ensanglanter leurs pieds aux pointes des galets,
Et pour un papillon qui vole oublier l'heure.

Allez, enfants, courez, égayez de vos cris
L'écho matinal des collines;
Soyez bruyants afin que les oiseaux, surpris,
Se penchant sur le bord de leurs frêles abris,
Mêlent à vos chansons leurs notes cristallines.

III

Les voilà donc partis, oui, prompts comme l'éclair,
Ils foulent l'herbe des prairies,
Grimpent sur les sommets, plongent dans le flot clair,
Prennent les bois d'assaut et font retentir l'air
Du bruit toujours joyeux de leurs espièglerie.

Nous les avons perdus de vue, ils sont bien loin,
Courant après de blondes ailes
Que l'on voit voltiger au-dessus du sainfoin,
Tandis que nous, pensifs, nous n'avons d'autre soin
Que de courir après nos chimères cruelles.

Mais ils nous reviendront, pleins de douces chansons
Au livre de la vie apprises,
Ils reviendront joyeux, et ces vilains garçons
A qui vous défendez de courir les buissons,
Charmeront, j'en suis sûr, vos oreilles surprises.

De la nature en fleur visiteurs assidus,
Ils vous gazouilleront des choses
Qui vous feront songer à vos bonheurs perdus;
Ils vous diront tout bas les secrets entendus
Lorsqu'ils passaient tout près des fleurs fraîches écloses."

LES BAS PERCES

PETIT CONTE DE NOEL

L'autre jour un enfant, la figure fanée,
Les habits en lambeaux, toute la matinée
Auprès d'un étalage, avait mangé des yeux
Des cônes de bonbons frais et délicieux.
Sous le coup de l'appât haletait sa poitrine;
Il était là, le front collé sur la vitrine,
Et n'avait de pensée et n'avait de regard
Que pour ces riens dont il n'aura jamais sa part.
Je m'approche de lui. " Quel est, dis-je, ton père? "
— Monsieur, je n'en ai plus; je vis avec ma mère,

Trois frères, quatre sœurs, à Saint-Roch, près du pont."
Et c'est avec des pleurs que l'enfant me répond.
" Sais-tu, pauvre petit, que ce soir c'est la fête
De l'Enfant-Dieu ? — " Je sais, dit-il, hochant la tête,
Mais pourquoi donc Jésus à qui souffre la faim
Ne donne pas ce soir un bon morceau de pain ? "
"— Il te le donnera si tu le lui demandes ; "
Et le frémissement de ses lèvres gourmandes
Me fit comprendre, hélas ! que le pauvre petit
Mordrait dans un gâteau de fort bon appétit ;
Et l'entraînant de suite à la confiserie,
Je l'attablai. Ce fut comme une griserie !
Et de le voir ainsi dévorer les pâtés,
Les gâteaux engloutis avant d'être goûtés,
Me jeta dans le cœur une pitié profonde ;
Et je songeai soudain à tout ce petit monde
A la mère là-bas, attendant son enfant
Et qui contre la faim, en pleurant, se défend.

Je jurai de leur faire une douce surprise.
Sa dernière bouchée était à peine prise
Que je dis à l'enfant: "Si tu pendais ton bas,
Petit Jésus est bon, il ne t'oublierait pas.
A ton lit suspends-le ce soir; qu'il soit solide,
Car il sera bien plein." Mais le petit, candide,
Me dit d'un ton dolent, les yeux sur moi fixés:
"Monsieur, je voudrais bien, mes bas... ils sont percés!

LE SAUVEUR

" Homme au pouvoir étrange et qu'on nomme Messie,
Venez-vous relever notre gloire obscurcie,
Et, prenant notre cause en vos puissantes mains,
Du sol aimé de Dieu balayer les Romains ?
Avez-vous mission d'étendre nos frontières
Et de prouver à Rome aux allures altières
Que le drapeau vainqueur du pays d'Amalec
Peut encore aujourd'hui la tenir en échec ?
Accourez délivrer Jérusalem souillée
Par le pied des Gentils. Que soudain réveillée,

Toute la nation, par de nouveaux exploits,
Devienne libre encore et reprenne ses droits.
Si vous êtes vraiment l'homme que la patrie
Attend pour relever sa puissance flétrie,
Si les prophètes saints ne nous ont pas trompés,
Voici l'heure fatale aux trônes usurpés.
Que Juda, défiant les soldats du prétoire,
Rachète d'un seul coup cent ans de son histoire.
Armez-vous, ô Sauveur, et venez commander
Tout un peuple debout, prêt à vous seconder.
D'Hérode renversez le pouvoir éphémère,
A Dieu rendez son temple et les fils à leur mère,
Et que notre drapeau, du Romain respecté,
Porte encor dans ses plis l'antique liberté.
Parcourez en vainqueur le sol de la Judée
Sous un infâme joug si longtemps dégradée.

N'est-ce pas le moment, noble envoyé du ciel,
De frapper un grand coup pour sauver Israël ? "
Ainsi parlaient les Juifs. Mais le Christ sans faconde,
Souriant, répondait :

" Je viens sauver le monde ! "

LE GRAND REPOS

(Pensée de novembre)

SONNET

On se disperse dans la vie,
On se rassemble dans la mort
Qui sous la terre nous convie
Et nous y couche sans remord.

Qu'importe la route suivie
Et l'éclat passager du sort!
Il vient un jour où l'on envie
Le repos de l'ami qui dort;

Qui dort là-bas au cimetière
Sous l'indifférence et la pierre,
Hélas! deux fois enseveli,

Et dont la poussière, sans doute,
Dans l'éternel silence goûte
Des vivants l'éternel oubli!

LE MEME BUT

(Autre pensée de novembre)

SONNET

Par mille routes différentes
Nous arrivons au même but.
Nous sommes des ombres errantes
Que le trépas guette à l'affût.

Qu'importe aux Parques dévorantes
L'être au terme ou l'être au début !
Malgré leurs plaintes déchirantes
Tous deux doivent même tribut !

Cet étrange et si court voyage,
Ce terrestre pèlerinage
Que chacun doit faire à son tour,

Qui nous dira s'il est plus sage
De l'ennoblir par le courage
Ou de l'embellir par l'amour ?

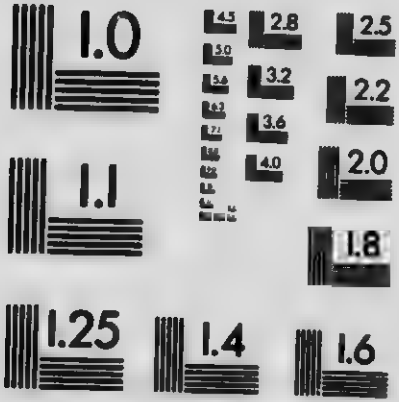
SUR L'EAU

La rivière a cessé sa clameur monotone;
Au vent léger du soir le flot déjà s'endort;
La lune vient blanchir les tièdes nuits d'automne;
C'est le rayon d'argent au lieu du rayon d'or.

Allons un peu sur l'eau promener nos pensées,
Et que le vent du soir rafraîchisse nos fronts;
Que le souci rêveur de nos âmes blessées
S'envole au bruit joyeux de nos lourds avirons.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Oh! quelle belle nuit! Oh! quelle onde placide!
La nature muette est en ravissement.
Ne troublons pas cette eau si calme et si limpide;
Si tu veux, parlons bas et ramons doucement.

Si tu veux, remontons vers nos jeunes années,
Vers ce temps qu'on devrait ne nommer qu'à genoux;
Revivons un moment ces bruyantes journées
Et ces naïfs bonheurs déjà si loin de nous,

Ce temps où ton cœur pur et pourtant sans défense,
Pressé contre le mien, ne battait pas plus fort!
Plaisirs sans nuls regrets, partage de l'enfance
D'être à peine à la vie et d'ignorer la mort!

Courant l'insecte d'or à travers la bruyère,
L'âme toujours en joie et la main dans la main,
Le passé né d'hier ne nous occupait guère,
Et l'avenir pour nous c'était le lendemain.

Ensemble nous mêlions et tristesse et sourire.
Ignorants de la vie, ignorants de l'amour,
Tous deux nous nous aimions sans jamais nous le dire,
Et moi, sans m'en douter, je te faisais la cour!

Puis l'absence survint qui dans l'âme amollie,
Plus forte que le temps, brise tous les liens,
Et fait que lentement, sans secousse, on oublie
Tout, jusqu'au souvenir des plus chers entretiens.

Je te revis plus tard, mais j'eus beau reconnaître
Dans ton regard de femme une enfant que j'aimais,
Rien ne put dans mon cœur plus froid faire renaître
L'ancienne et pure flamme éteinte à tout jamais.

Elle, se souvenant de son adolescence,
Me dit, les yeux mouillés: " Comme toi j'ai vieilli,
Comme toi j'ai subi le pouvoir de l'absence;
J'ai souffert, j'ai pleuré, puis j'ai connu l'oubli."

La rame doucement plonge dans l'onde tiède
Où glisse au fil de l'eau l'insecte qui s'endort,
Au clair-obscur du soir la nuit déjà succède,
Car la lune au couchant verse sa corne d'or.

LES TROIS HOTES

Trois hôtes sont en moi qui font équilibre,
D'essence différente et d'un pouvoir;
Et je subis leur joug sans cesser d'être libre,
Et j'obéis aux trois sans manquer au devoir.

Le premier, c'est la foi, ce foyer d'héroïsme
Qui dans des temps meilleurs enfanta des héros,
Et des siècles vieillis reniant le cynisme,
Berce l'âme chrétienne en un divin repos.

Le second, plus borné, se nomme conscience;
Des replis de mon cœur il a fait son séjour;
A l'ignorant sur terre il tient lieu de science,
Il ennoblit la vie, il épure l'amour.

Le troisième, c'est la raison, cette boussole
Qui seule guide l'homme au milieu de sa nuit,
Assagit sa pensée et souvent le console
De ses rêves déçus et de l'heure qui fuit.

Et ces hôtes divins, dominant la matière,
Font l'homme souverain dans la création,
Et c'est par eux qu'il peut marcher la tête altière,
Toujours vainqueur du doute et de la passion.

A L'ABBE J.-A. G.

Je disais: "Par delà les riantes vallées,
Derrière ce rideau de pics sombres et nus
Qui lancent vers le ciel leurs têtes désolées,
Un poète gémit sur ces bords inconnus.
Rêvant aux jours heureux où l'onde du grand fleuve
Berçait avec amour son esquif voyageur,
A ce doux souvenir mon vieil ami s'abreuve,
Les yeux mouillés, le front songeur."

Eh! bien, je me trompais. Le prêtre et le poète
Ont trouvé sur ces bords le calme et le bonheur.
L'un a puisé des chants pour sa muse inquiète,
L'autre a saisi partout l'empreinte du Seigneur.
Le poète a trouvé sur cette rive obscure
Des oiseaux à nourrir, des fleurs à cultiver,
Le prêtre, son autel et, moisson toujours mûre,
Des milliers d'âmes à sauver!

Contemplateur ému de la grande nature,
Ces monts, ce fleuve étrange ont dû te convenir.
A chaque flot qui passe et dans chaque fissure
Tu laisses plus d'un rêve et plus d'un souvenir.
Le bruit harmonieux de tes strophes ailées,
Le rythme cadencé de tes douces chansons,
Réveillant les échos des agrestes vallées,
Font faire silence aux buissons!

Viennent les jours d'été, je laisse mon rivage,
Les bords du Nicolet au cours capricieux,
Pour voguer sur les flots du Saguenay sauvage,
Gravir de ton pays les sommets orgueilleux.
Nous renouvellerons les douces causeries,
Les charmants entretiens du bon temps d'autrefois,
Beaux projets avortés, espérances flétries,
Qui n'auront fleuri qu'une fois!

Et regardant couler l'eau rapide du fleuve
Pleine d'obscurs débris enlevés aux forêts,
Jeunes admirateurs d'une nature neuve
Où la main du Seigneur est marquée à grands traits,
Nous lui demanderons, puisqu'ici-bas tout passe
Dans le fleuve des jours qui coule sans pitié,
De veiller sur nos cœurs afin que rien n'efface
Les empreintes de l'amitié!

LE MOURANT

RÉCIT D'UN VIEUX CURÉ

Près de l'humble foyer je disais mon bréviaire.
C'était un soir neigeux. J'avais au cimetière
Inhumé le matin un pâle adolescent
Dont la mort avait clos l'œil en le caressant.
Soudain quelqu'un arrive, et frappant à ma porte,
Entre un peu brusquement.—Monsieur, je vous apporte
Une triste nouvelle. Un de vos paroissiens
Se meurt. Accourez vite. Environné des siens,

Dans les trop courts répits que la fièvre lui laisse
Il parle de vous voir et d'aller à confesse. —
Je ferme mon bréviaire et je vais en courant
Porter la paix suprême à ce pauvre mourant.
La route semble longue et je me meurs d'angoisse,
Car cet homme est le seul, le seul dans ma paroisse
Qui se soit éloigné du divin sacrement.
Si la mort le prenait ainsi subitement?...
Je cours, j'arrive enfin. Un lugubre silence
Pèse sur la maison; vers le lit je m'élance
Et vois avec effroi le pauvre moribond
Jetant sur moi les yeux, de terreur faire un bond.
Ma présence l'effraie. En vain je fais entendre
Des paroles de paix. Il ne paraît comprendre,
Le malheureux pécheur, rien de ce que je dis.
Je lui parle de Dieu, des saints, du paradis;

Il répond en parlant de son bien, de sa ferme.
Aux voix de l'au delà son oreille se ferme,
Et son cœur occupé de ce qui fut son dieu,
N'a pas le repentir qui fait naître l'aveu!

Il décline toujours. La fièvre plus ardente
Le consume. Soudain et d'une voix stridente:
—O prêtre, me dit-il, que fais-tu sous mon toit?
Je meurs sans ton secours, ayant vécu sans toi.
Oh! non, ne montre pas tant de soin pour mon âme;
Veille sur mes enfants et console ma femme,
Voilà tout; quant au reste, en chaire tu l'as dit:
Qui reniera son Dieu, de lui sera maudit!! —
Ces terribles propos d'un saint effroi nous glacent.
Sa femme, ses enfants tout en larmes l'embrassent,
Le conjurant en vain dans un dernier effort
De faire avec le ciel sa paix... Il était mort!

L'APPEL DES AMIS

Ami, laisse ton rêve. Abandonne la rive
Où ton esprit s'endort dans l'immobilité.
Viens lutter avec nous; l'attitude pensive
Est signe de faiblesse en ce siècle agité.

Arbore comme nous cette noble bannière
Qui s'enfle avec effort sous le vent du progrès.
Pour les larges sentiers abandonne l'ornière,
Agrandis l'horizon de tes songes abstraits.

Viens vers la haute mer. Au large ta nacelle!
Ouvre ta voile au vent et ton âme à l'orgueil.
L'étoile du progrès dans la nuit étincelle;
D'un passé trop vieilli ne portes plus le deuil.

Vois s'écrouler partout les antiques coutumes
Que le torrent du siècle emporte avec fracas.
Ne nourris plus ton cœur de ces regrets posthumes
Dont le siècle vieilli ne fait plus aucun cas.

Indolent troubadour, de la gloire qui passe
Ne peux-tu comme nous dérober un lambeau?
Veux-tu vivre et mourir sans laisser une trace
Et sans rien disputer à l'oubli du tombeau?

La réponse du poète.

Je n'envierai jamais vos luttes incertaines
Et vos nuits sans sommeil. J'ai préféré toujours
Aux flots parfois grondants l'eau calme des fontaines,
Aux combats sans merci les naïves amours.

Tandis que vous mêlez aux rumeurs des tempêtes
Vos voix tremblantes, moi, comme aux pins de Tibur,
Je ris de l'ouragan qui fait courber vos têtes,
Car mon ciel est formé de soleil et d'azur.

Si l'onde du ruisseau légèrement se ride,
C'est quand l'insecte glisse en rampant sur les eaux
Ou que le vent du soir sur cette onde limpide
Fait pencher doucement la tige des roseaux.

J'ai toujours sous les yeux la maison paternelle,
Les érables, les pins que mon père a plantés,
Le clocher tout jauni dont l'ombre comme une aile
Nous a, frères et sœurs, si longtemps abrités.

Ne vous vantez pas trop de régner sur la foule.
Le souci sur vos fronts a déjà fait son pli,
Et vous n'ignorez pas que le flot qui vous roule
Vous livre sans retour au fleuve de l'oubli.

Quel souffle a pu briser le rameau de Virgile?
Dix mille ans passeront et le nom de Tibur
Rayonnera, lorsque votre barque fragile
Aura déjà sombré sur quelque bord obscur.

Combien d'ambitieux, contemporains d'Horace,
De leur verbe ont couvert ses chants harmonieux?
Hélas! la renommée en a perdu la trace,
Et l'astre de Flaccus brille encor dans les cieux!

Cessez de caresser un espoir si fragile,
Car on a vu le temps si rapide en son cours
Epargnant les accents d'Homère et de Virgile,
Emporter sans merci de superbes discours.

Et rien ne restera de votre œuvre éphémère,
Tandis que de mes chants quelque vers épargné
Peut servir, œuvre utile, à quelque jeune mère
Pour endormir, le soir, son enfant nouveau-né!

LE DEBALLE

Jean Pierre est un monsieur frais déballé d'Europe,
Et voyageant par goût. Il se dit philanthrope,
Et pour le mieux prouver, prodigue de l'argent,
Il en jette aux amis, en donne à l'indigent.
Il se dit de famille honorable et connue.
Grâce à beaucoup d'esprit, sa sœur est parvenue
A pêcher pour époux un gros ambassadeur
Qui joue au diplomate avec beaucoup d'ardeur.
Son frère aîné combat depuis une huitaine,
Ayant conquis déjà le rang de capitaine !

Une autre de ses sœurs, d'une grande beauté,
A pris le cœur d'un prince allemand redouté !
Enfin il se compose un système admirable
D'alliés de haut rang, au blason honorable.
Il fait bien ! lorsqu'on vient de si loin pour tricher,
Passer pour duc vaut mieux que passer pour cocher.

Baptiste, un Canadien un peu bête et crédule,
Le regarde étonné, l'invite et puis l'adule,
Lui fait tous les honneurs de son humble maison,
Bref l'amuse durant une longue saison.
Jean Pierre prétextant le retard d'une traite,
Emprunte de Baptiste et chaque jour s'endette,
Si bien que pris d'ennui pour le pays natal,
Il s'enfuit à Paris et meurt à l'hôpital.

Après son faux baron Baptiste court encore.
D'avoir été si sot le chagrin le dévore;
Il voit pour le payer de sa crédulité
Son cellier presque vide et son argent prêté.
A l'ami qui veut bien le consoler il jure
De ne plus se livrer aux coureurs d'aventure;
Mais un autre Jean Pierre un jour débarquera,
Il flattera Baptiste et Baptiste paiera!

ECOLE NORMALE CHAMPAGN

MONSEIGNEUR DE LAVAL

POÈME

lu par l'auteur, à une séance solennelle de l'Université Laval, le 13 mai 1891.

I

O pays de mon père, ô ma douce patrie !
Sol où sont enfouis tant de chers ossements !
O terre qui du sang des martyrs fut pétrie
Afin qu'il en jaillît de plus purs dévouements !

Lorsqu'à travers les temps ma pensée inquiète
Rencontre dans son vol ton passé merveilleux,
Oh! qui pourrait sans l'art magique d'un poète
Dire la vision qui passe sous mes yeux?

Mais parmi tous ces morts que ma pensée exhume
De leurs caveaux poudreux, un seul est sans rival:
En lui seul tout un cycle étonnant se résume,
Tout un poème luit. Ce grand mort, c'est LAVAL!

Lévite que la soif du martyre dévore,
Il disait au Seigneur: Où me faut-il aller?
Dans quel pays lointain peut-on trouver encore
Des âmes à guérir, des cœurs à consoler?

S'il eût de ses aïeux poursuivi la carrière,
Sur les champs de bataille il eût pu conquérir
La fortune et la gloire; il choisit la prière!
Il pouvait être heureux; il aima mieux souffrir!

Qu'importe au saint pionnier ses quartiers de noblesse,
Les honneurs d'un grand siècle et l'éclat d'un grand nom!
Aux limites du monde il irait sans faiblesse.
En face du devoir il n'a jamais dit non!

Or par delà les flots du brumeux Atlantique,
Comme un écho du ciel, une voix lui parla.
De nos destins futurs un souffle prophétique
Le lançait sur nos bords: Rome lui dit: C'est là!

Quittant sans un regret les rivages de France,
Emportant pour tout bien son génie et son cœur,
Il fut, brisant l'obstacle et domptant la souffrance,
Sans arme, un conquérant; sans soldats, un vainqueur!

Sur ce sol il posa son empreinte immortelle;
Il fixa pour toujours nos fragiles destins;
Et l'Eglise croissant sous sa ferme tutelle,
Couvrit de ses autels les bords les plus lointains.

Mesurant du regard ce continent immense,
Ce semeur sans pareil et jamais en repos
Jetait à pleines mains la divine semence,
Et sous ses pas naissaient les martyrs, les héros!

Il semait, et depuis ce temps la moisson lève,
Elle lève toujours, et ses longs épis d'or
Grandissent sous l'effort d'une éternelle sève,
Sans troubler le repos du grand semeur qui dort !

Sous les neiges d'Hudson, les sables de Floride,
Vigoureuse, enfonçant sa racine partout,
Malgré le rude hiver nalgré l'été torride,
Cette étrange moisson reste toujours debout !

Et pour les jeter bas comme on fauche les herbes,
Ces épis ondulant au souffle du Seigneur,
Satan, Satan lui-même en ses songes superbes
Ne pourrait pas rêver d'assez grand moissonneur !

C'est que dans l'horizon que son regard embrasse
Laval voit au delà des soucis de son temps;
Il veut l'Eglise forte, il veut forte sa race;
A cette œuvre il n'épargne aucun de ses instants.

Gardien de la morale, ennemi des rapines,
Seul et ferme, il se dresse en face du pouvoir.
Qu'importe sur son front la couronne d'épines,
Si pour sauver l'Eglise il a fait son devoir!

Suivant droit le sentier de l'austère justice,
Il combat d'Argenson, résiste à de Mésy,
Tient tête à Frontenac, et, dernier sacrifice,
Pleure sur le prélat que lui-même a choisi!

Humble dans le succès, superbe dans l'épreuve,
Pour se vaincre lui-même il mit si haut son cœur
Que la coupe de fiel à laquelle il s'abreuve,
Il la boit jusqu'au fond sans dégoût ni rancœur !

Quand l'eau de feu souillait — honte de notre histoire —
Le toit du paysan, le wigwam des Hurons,
Il offrait au Seigneur, comme œuvre expiatoire,
L'eau sainte qu'il versait sur des milliers de fronts !

Mais de son cœur brisé dédaignant le supplice,
Pour voir béni du ciel son rêve le plus cher,
Il s'offre en holocauste, et le fer du cilice,
Vautour qu'il porte au flanc, mord et meurtrit sa chair !

D'Argenson, d'Avaugour, de Mésy, de Courcelle,
Frontenac ont passé; lui seul reste debout;
Lui seul dans cette nuit où tout meurt, tout chancelle,
Semble braver la mort qui moissonne partout!

Comme un pilier d'airain, comme un chêne des Gaules,
Aux hommes de son temps Laval a survécu.
L'âge seul a courbé ses robustes épaules,
Invincible lutteur, le temps seul l'a vaincu!

Que dis-je? Il est vainqueur du temps, car notre histoire,
Forçant l'oubli fatal qui pèse sur les morts,
Ne l'a-t-elle pas mis dans un nimbe de gloire,
A côté des plus saints, des plus grands, des plus forts?

Préparant la patrie à ses luttes futures,
Il souffle à qui l'entoure espoir et volonté;
Il offre à l'Eternel ses deuils et ses blessures,
Il lègue ses travaux à la postérité.

Et cet homme oubliant, quand vint l'heure suprême,
Les maux qu'il a subis, les pleurs qu'il a versés,
Demandait au Seigneur: Pour ce pays que j'aime,
Pour ma naissante église ai-je souffert assez?

Mais si Laval oublie en face de son Juge
Dix lustres d'héroïsme et de guerre aux faux dieux,
Son séminaire aimé, cher et dernier refuge,
A toute sa pensée et ses derniers adieux!

De Montigny-sur-Avre exilé volontaire,
A l'éternel repos par le Maître appelé,
Il meurt et, deux cents ans, de ce toit séculaire,
Martyr jusqu'au tombeau, son corps est exilé !

Mais son cœur reposa dans l'antique chapelle,
Et, gage de triomphe et d'immortalité,
On dirait que ce cœur, de nature immortelle,
Ceux qui vinrent après tour à tour l'ont porté.

Oui, tous tes successeurs, apôtre de génie,
Emus, s'agenouillant sur ton humble cercueil,
Sont venus demander à ta cendre bénie
Force dans le combat, courage dans le deuil.

Quand de Vaudreuil vaincu désertait ce rivage,
Lorsque sonnait le glas d'un peuple qui s'éteint,
Si Pontbriand plus ferme a conjuré l'orage,
C'est, ô noble Laval, ton cœur qui le soutint!

Plus tard, quand Plessis, seul contre la métropole,
Déjouait d'Albion le perfide dessein,
Quand de ce rôle immense il chargeait son épaule,
C'est ton cœur, ô Laval, qui battait dans son sein!

Et lorsque dans le sang de la guerre civile
Le paysan tombait, malheureux et trahi,
Pour le rendre loyal sans devenir servile,
Ton cœur seul, ô Laval, inspirait Signai!

De nos jours la concorde unit toutes les races,
Mais vienne le danger, pour en sortir vainqueur,
Pour suivre avec orgueil tes immortelles traces,
Monseigneur trouvera ton génie et ton cœur ! (1)

II

Dans tes derniers moments, dans ta longue agonie,
O Laval, n'as-tu pas parfois désespéré ?
As-tu, fermant les yeux sur ton œuvre bénie,
Douté de l'avenir, de ton travail sacré ?

(1) Le poète s'adresse ici à Mgr Taschereau qui présidait la séance.

Ou plutôt, vision sublime, éblouissante,
As-tu vu notre aurore éclairer ton couchant?
As-tu vu du pays la fortune naissante
Saluer le déclin de ton astre penchant?

Si Dieu n'a pas permis cette suprême joie,
Cette extase dernière à ton regard mourant,
Qu'il t'éveille en ce jour! Que ton œil éteint voie
Ton œuvre grandissante aux bords du Saint-Laurent!

Gardiens toujours jaloux de l'Eglise romaine,
Ici sont réunis tes nombreux successeurs.
Ils se sont partagé ton immense domaine;
De l'arche sainte ils sont les vaillants défenseurs.

Talisman de succès, ta touchante devise
Est la leur: Paratum pectus ad omnia!
Mais aux gémissements de ta naissante église
A succédé partout l'allègre alléluia;

Car au plus haut sommet de l'œuvre colossale
Que ton zèle pieux sur ces rives fonda
— D'un travail séculaire, ô couronne royale! —
Luit la pourpre romaine, orgueil du Canada!

Et celui qui la porte est encore un des nôtres!
Il est ainsi que toi d'un sang qui ne ment pas,
D'un sang qui fait les preux et qui fait les apôtres;
Il est fait d'un limon qui survit au trépas!

Comme toi Frontenac est devenu poussière,
Mais après deux cents ans de luttes, de dangers,
Vous revivez encor tous les deux sous la pierre!
Laval, c'est Taschereau; Frontenac, c'est Angers!

Et ces noms si français qu'un si long temps sépare
Disent que le présent n'a pas dégénéré:
Qu'en brillantes moissons ce sol n'est pas avare;
Que de vaillantes mains ont le dépôt sacré!

Ah! s'il t'était donné de revoir ces rivages,
Etrange vision! tu nous verrais nombreux
Comme autrefois ces pins dont les cimes sauvages
Miraient dans les flots verts leurs rameaux vigoureux.

Oui, nous sommes encor Français et catholiques !
Et si dans cette ville un seul en a douté,
Ah ! répondez pour nous, vénérables reliques
Qu'hier on promenait à travers la cité ! (1)

S'ils pouvaient tous parler, ces saints auxiliaires
Qui pour la foi du Christ s'épuisaient et mouraient,
S'ils pouvaient soulever leurs linceuls séculaires,
Quelle épopée, ô ciel ! leurs lèvres nous diraient !

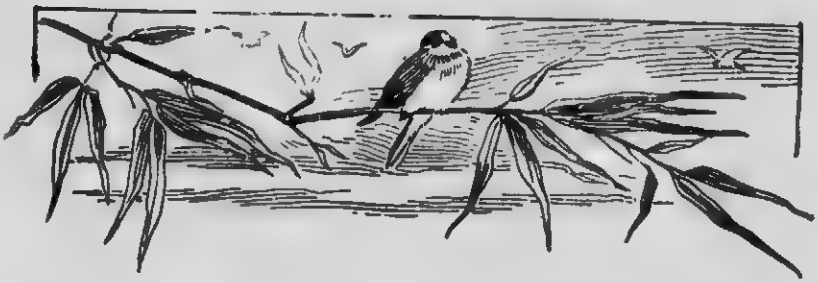
Enfants de Loyola, prêtres de Saint-Sulpice,
Récollets, oh ! dormez votre dernier sommeil !
Pour dire de Laval l'œuvre de sacrifice
Avons-nous donc besoin, morts, de votre réveil ?

(1) Allusion à la translation des restes du père de Quen, du père Duperron et du frère Liégeois, jésuites, du cimetière Belmont aux Ursulines, le 12 mai 1891.

Pour proclamer partout ses vertus et son zèle,
La foi qui fit sa force et qui fit son tourment,
Nulle voix des tombeaux, nulle lèvre mortelle
Ne vaut ton témoignage, ô noble monument !

O murs trois fois bénis de ce vieux séminaire,
Que le feu destructeur par trois fois consuma,
Vieux témoins d'un autre âge, un peuple vous vénère ;
C'est ici que Laval vécut, souffrit, aima !

C'est ici qu'il mourut, plein de gloire et d'années,
Léguant à Saint-Valier ses immortels travaux ;
Ici qu'au lendemain de nos grandes journées
L'avenir se prépare à des lauriers nouveaux !



L'ABIME

Promenons-nous ici, mais prends garde à la rive!
La pente en est rapide et le gazon glissant,
Et du torrent grossi la course convulsive
Lance à nos pieds le flot qui passe en bondissant.

L'Abîme est là béant. Le sentier qui le longe
Est étroit, et malheur, malheur aux pas distraits!
Malheur à l'œil hardi qui dans le vide plonge!
Le vertige nous guette et la mort est tout près!

Serre-toi près de moi pour franchir cette cime...
Tu trembles ?... Qu'as-tu donc pour te troubler ainsi ?
— C'est que, tu le sais bien, le cœur est un abîme,
Et que souvent l'amour a son vertige aussi ! —

A MONSIEUR LEON BARAT

Enfant du Canada, je travaille dans l'ombre;
Le murmure des bois tient ma muse en éveil;
Et mes vers, s'échappant pêle-mêle et sans nombre,
Volent joyeux vers le soleil.

Si je n'ai pas heurté la froide indifférence,
Si ma strophe moins lourde a pu franchir les mers,
C'est que le souvenir adoré de la France
A donné du souffle à mes vers!

Un jour, mieux inspiré, je vous dirai peut-être
Des bords du Saint-Laurent les poèmes joyeux.
S'ils font écho là-bas, puissiez-vous reconnaître
La voix qui chanta les aïeux!

O vous qui souriez à mon œuvre confuse
Et qui du barde obscur prenez quelque souci,
Pour ces vers mal tournés chercherai-je une excuse?
Ils voulaient vous dire merci!

Merci d'avoir daigné d'une plume discrète
Attirer vos lecteurs vers mes premiers essais,
Vous souvenant que si je suis pauvre poète,
Je suis par contre un bon Français!

Français, fils des héros de la Nouvelle-France,
Et, le regard tourné vers le sombre avenir,
Anglais par le devoir, Français par l'espérance
Autant que par le souvenir !

A MONSIEUR CHARLES GRANDMOUGIN

(Après la lecture d'une de ses poésies)

SONNET

O poète, j'ai lu ton rêve fantastique
Où, voyageur étrange, ami des blancs frimas,
Et lassé, jeune encor, d'une existence étique,
Tu cherches l'air plus pur des plus rudes climats.

J'ai suivi dans son vol ton rêve sympathique,
Mais, le cœur attristé, je me disais : Hélas !
Que ne vient-il, bravant l'orageux Atlantique,
Voir, lui, le frère aîné, les frères de là-bas ?

Dis-moi qui t'attirait vers les champs de Norvège,
Quand je sais un pays où plus blanche est la neige,
Où le ciel est plus pur et les cœurs plus aimants ?

Où, te pressant la main, une main fraternelle
Te prouverait comment dans la France Nouvelle
On sait rester fidèle à ses premiers serments !

MYOSOTIS

O pâle fleur du souvenir
Qu'une main chère m'a donnée,
Pourquoi t'es-tu sitôt fanée ?
Hélas ! ne pouvais-tu tenir
Jusqu'à la fin de la journée,
O pâle fleur du souvenir !

D'un amour qui devait durer
Aussi longtemps que le cœur même,
N'es-tu pas l'éphémère emblème,
Et me faut-il déjà pleurer
L'image de celle que j'aime
D'un amour qui devait durer !

D'un bonheur pour jamais perdu
Toi seule restes, fleur si tendre ;
Car si parfois j'ose descendre
Dans mon pauvre cœur éperdu,
Hélas ! je n'y vois que la cendre
D'un bonheur à jamais perdu !

O pâle fleur du souvenir
Dont le parfum mourant m'enivre,
Ephémère, tu vas survivre
Au serment que devait tenir
Celle pour qui j'ai juré vivre,
O pâle fleur du souvenir !

L'AIGUILLE

ROMANCE DE LA VEUVE

Contre la pâle faim et les langueurs de l'âme,
Outil fragile et cher, c'est toi qui me défends,
Moi, qui mis au tombeau mon mari, jeune femme,
Et, jeune mère aussi, mes deux petits enfants.
A ces départs subits par toi j'ai pu survivre,
Sans demander ailleurs d'humiliants secours.
C'est à toi que je dois d'être forte et de vivre.
Plus j'ai besoin et plus tu cours.

Sans toi qu'aurais-je fait, ô discrète compagne
De mes chagrins amers comme de mes travaux?
Frêle et dernier débris de mes châteaux d'Espagne,
C'est toi qui me sauvas encor de bien des maux.
Oui, grâce à toi je sens en moi mon cœur revivre;
L'avenir me promet encore d'heureux jours;
Dans ce linge froissé mon œil aime à te suivre;
Pauvre aiguille, marche toujours.

En travaillant ensemble, au moins souvent j'oublie
Les vides que Dieu fit dans mon humble foyer.
Le travail m'a sauvée un jour de la folie,
Abîme où ma raison a failli se noyer.
C'est toi qui dans ces jours de détresse et d'épreuve
Me conseillas tout bas d'accepter ton secours.
Tu consoles la mère et tu soutiens la veuve.
Plus j'ai faim, plus vite tu cours.

De mes bonheurs détruits toi seule prends la place.
Tu me tiens lieu de tout, car toi seule soutiens
Au noble et saint travail cette main souvent lasse;
Le peu d'argent que j'ai c'est toi qui me l'obtiens.
Ne pas t'aimer serait payer d'ingratitude
Ce pain par toi gagné les nuits comme les jours.
Oh! charme encor longtemps mon humble solitude;
Chère aiguille, marche toujours.

VISION

A travers la nuit sombre
J'ai vu passer une ombre
Vive comme l'éclair;
Puis, fantôme rapide,
Cette étrange sylphide
S'évanouit dans l'air.

J'ai cru voir ma jeunesse
Et la folle promesse
Dont je fus abusé;
Et, tourment qui m'attire,
J'ai cru la voir sourire
A mon esprit blasé.

O vision charmante,
Qui viens comme une amante
A mes côtés t'asseoir,
Pourquoi, lorsque j'oublie
Ces heures de folie,
Revenir chaque soir?

Pourquoi, quand je suis calme,
Me montrer une palme
Que j'espérais saisir,
Et qui, fuyant rapide,
M'a laissé la main vide,
Le cœur plein de désir?

Oh! ne viens plus, chère ombre,
A travers la nuit sombre
M'éveiller à demi;
Visiteuse cruelle,
Ne touche plus de l'aile
Le front de l'endormi.

Sans remuer la cendre
Trop facile à reprendre
D'un lointain souvenir,
Laisse-moi me refaire
Dans plus étroite sphère
Un plus calme avenir.

Désormais je suis homme !
De quelque nom qu'on nomme
Cet oubli du passé,
De peur qu'elle renaisse,
Je laisse ma jeunesse
Dans son linceul glacé.

Car j'ai cru reconnaître
Celle qui sur mon être
Doit régner sans retour,
Et je sens dans mon âme
Se rallumer la flamme
Au feu de son amour.

Aussi dans la nuit sombre
Ne reviens plus, chère ombre,
Réveiller ton ami.
Visiteuse cruelle,
N'effleure plus de l'aile
Le front de l'endormi.

HOMMAGE A SOREL

A l'occasion de l'érection de la ville en cité.

A te voir caressé par l'onde de deux fleuves
Et mêlant ta rumeur au bruit vague des flots,
A te voir, oublieux des antiques épreuves,
T'enivrer des senteurs de tes riants îlots;

A contempler, ravi, l'activité fébrile,
Le travail si fécond de tes milliers de bras,
Et l'élan spontané de ta gaîté virile,
Qui dirait que jadis tu souffris, tu pleuras !

A voir le mouvement de tes vastes usines
Où se gagne en sueurs le pain de l'artisan,
Qui dirait que tes preux dans ton fort en ruines
Maniaient l'arquebuse et le sabre pesant !

O ruche industr' ıse où jadis le tonnerre
Grondait avec effort, c'est pour avoir lutté
Contre l'Anglais tenace et l'Agnier sanguinaire
Que tu t'épanouis dans ta virilité.

Aussi quand le vainqueur qui se disait ton maître,
Voulut d'un nom nouveau t'affubler désormais,
Ce nom étrange et dur tu sus le méconnaître, (1)
Et nul de tes enfants ne le redit jamais.

Si tu fus malheureux, tu ne fus pas servile;
Du présent le passé n'aura pas à rougir.
Du fort naquit le bourg, du bourg naquit la ville,
De la ville aujourd'hui la cité va surgir.

Suspendant pour un jour ta tâche quotidienne,
Ouvre tes temples saints, ferme tes ateliers,
Que d'un passé sanglant le présent se souvienne,
Evoque tes héros, prêtres ou chevaliers,

(1) William Henry.

Pour que de leurs tombeaux tressaille leur poussière,
Car l'ère du progrès succède aux temps d'exploits;
L'industrie aux cent bras a remplacé la guerre...
Aussi vivent Sorel et tous ses Sorelois!

LA REVANCHE

I

Aux jours longtemps rêvés de la sainte revanche,
Quand le drapeau français sur le Rhin flottera,
L'écharpe aux trois couleurs ou la cocarde blanche,
Un brave manquera !

Quand recommencera la sanglante épopée,
Quand l'obus meurtrier éclatera dans l'air,
Aube de la victoire, ô Chanzy, ton épée,
Inutile instrument, restera sans éclair.

Et pour électriser les soldats de la France,
Et pour les rassembler de la Manche au Jura,
Pour gonfler tous les cœurs d'un souffle d'espérance
Un tribun manquera !

O puissant Gambetta, ton verbe de la foule
Ne fera plus surgir des milliers de héros,
Car sous le tertre obscur où le passant te foule
Ton geste est immobile et ta lèvre au repos.

Plus d'un œil anxieux vers l'horizon regarde
Si le drapeau français vainqueur se déploira...
Escadrons, hâtez-vous, si la revanche tarde
Un chantre manquera !

Car le barde vieilli, géant de la pensée,
Hugo vers le tombeau s'incline lentement,
Et vers l'éternité sa grande âme fixée
Attend pour s'envoler le sombre événement. (1)

Mais l'immortelle France en grands hommes fertile,
Auprès de ses cercueils espère en ses berceaux;
Car ses fils sont nombreux et quand on la mutile
Ils resserrent leurs rangs, reforment leurs faisceaux.

O Chanzy, quand l'appel sonnera dans l'espace
Tu ne l'entendras pas, mais d'autres lutteront
Avec le même espoir, avec la même audace,
Le même chant viril soufflant dans le clairon.

(1) Ecrit quelques jours avant la mort du poète.

Tribun puissant, aux cris de l'Alsace-Lorraine
Tu resteras muet, mais d'autres répondront,
D'autres grands citoyens de leur voix souveraine,
Emule de l'épée, à la tâche aideront.

S'il faut que ce grand jour éclaire tes ruines,
France, après que le barde aura fermé les yeux,
D'autres chantres sauront dans toutes les poitrines
Jeter l'enthousiasme et l'âme des aïeux.

Déroulède saura comme jadis Tyrtée
Mêler sa strophe vive aux chants des bataillons,
Et, superbe semence aux quatre vents jetée,
La gloire germera, France, dans tes sillons.

Des bords de la Garonne aux rives de la Loire,
Les jeunes et les vieux, vétérans et conscrits,
Tous prêts à te venger et jaloux de ta gloire,
Ceux que ta croix décore et ceux que tu proscris,

Oui, tous se souvenant que la France est leur mère,
Honteux et fatigués d'un aussi long repos,
Pour biffer de ton front une honte éphémère
Accourront se ranger sous tes nobles drapeaux.

Car tes enfants, ô France, attente solennelle,
Désirent le signal suprême où tu diras:
" L'aigle qu'on mutila va déployer son aile,
O mes fils, accourez, j'ai besoin de vos bras."

Et nous, nous les Français de la jeune Amérique,
Au fracas de tes coups, au bruit de tes clairons,
Spectateurs inquiets de la lutte homérique,
Nous formerons des vœux et nous applaudirons.

Et nous écouterons le bruit de la bataille,
Et sur les bulletins penchés tout frémissants,
Le penseur, le savant, le peuple qui travaille,
Nous y lirons l'effort de tes canons puissants.

Et le prêtre à l'autel et la vierge en prière,
Au fond du cloître saint, prieront pour tes succès;
Sous les lambris dorés et dans l'humble chaumière
Pour toi battront bien fort nos cœurs toujours français.

II

Songer à la revanche est peut-être un vain rêve,
L'espérer est sans doute un inutile espoir;
La génération qui maintenant se lève
Comme nous passera sous un ciel toujours noir.

Peut-être que l'Alsace et sa sœur la Lorraine
Verront briller longtemps le sabre des uhlans,
Avant de se venger peut-être que la haine
Usera bien des cœurs et bien des cheveux blancs.

Et s'il faut disparaître avant l'heure bénie
Où la France meurtrie enfin se lèvera,
Puisse alors notre cendre, ô superbe insomnie!
Entendre le clairon qui là-bas sonnera!

Puisse en ces jours de gloire une voix de la nue
Crier à tous les morts comme à tous les vivants:
La France des grands jours s'est enfin souvenue;
Et l'aïeul réveillé bénira ses enfants.

Hélas! ce jour est loin. L'alliance germaine
Des Français oublieux fait tomber le courroux.
Déjà l'indifférence a remplacé la haine,
Mais si la France oublie, eh bien! souvenons-nous!

LE SOULIER DE BEBE

Jules cause avec moi; c'est maintenant un homme!
Dix ans le mois prochain; aussi faut-il voir comme
Il gonfle avec orgueil sa poitrine à l'étroit
Dans son habit trop juste! et l'on dirait qu'il croit
Etre fort avancé dans la vie; et je jure
Que le désabuser serait lui faire injure.
Parmi les questions qu'il sait multiplier,
Hier il demandait si le petit soulier
Qu'un ruban bleu suspend au mur de sa chambrette
(O naïf souvenir d'un temps que l'on regrette)

Avait bien pu loger son petit pied d'enfant.
Certainement, lui dis-je. Alors il se défend
D'avoir jamais porté si petite chaussure;
Et de son pied déjà très fort prenant mesure,
Difficile travail qui le tient absorbé,
Il essaie à chausser son soulier de bébé.

INDOLENCE

A MON AMI E. R.

Ennemi du travail, amoureux de la rive,
Je n'ai jamais tenté les flots.
Je laisse ma nacelle aller à la dérive
Sur la rivière aux verts ilots.

J'adore du ruisseau le filet d'eau limpide
Qui caresse les cailloux blancs;
J'ai peur, le croiras-tu? de l'océan perfide
Et des vaisseaux aux larges flancs.

Ils doivent renfermer des misères sans nombre,
Ces navires aventureux,
Et raconter aux flots plus d'une histoire sombre
Et plus d'un drame ténébreux.

Ici point de dangers, ici point de naufrage,
Ici point de flots écumants;
Seule, une onde paisible, au gracieux mirage,
Gazouille entre des bords charmants.

Une barque légère, une voile, une rame,
Une rivière aux claires eaux,
Un ami pour causer, une charmante femme,
Un gai soleil et des oiseaux;

Je ne veux rien de plus, s'il est vrai que sur terre
Le calme est le nid du bonheur,
Et que la paix fleurit sous le toit solitaire
Et se loge dans l'humble cœur.

Viens avec moi, suivons de l'étroite rivière
Les méandres capricieux,
Et cueillons en passant une fleur printanière
Le long de ses bords gracieux.

Livrons notre pensée aux douces rêveries,
Notre esquif à l'humble courant,
Mêlons le bruit joyeux des folles causeries
Au babil du flot murmurant.

Tu souris ! Je le vois, ta barque audacieuse
De la mer rêve les dangers,
Car il faut à ta voile une brise orgueilleuse
Et la plainte des naufragés.

Laisse-moi dans la baie où mon esquif s'abrite,
Où plongent mes lourds avirons,
Où le zéphir endort l'onde que seule agite
L'aile des légers moucherons.

Affronte les périls; comme un bra[illegible]
A l'effort des vents furieux
Naïf dans ton espoir, demande à la tempête
Hélas! le secret d'être heureux!

Et lorsque tu seras fatigué de ta course,
Ami, tu reviendras un jour
Mouiller ta lèvre ardente à l'humble et fraîche source
Où moi j'aurai puisé l'amour.

Et tu diras: "Heureux celui qui, de son âme
Chassant le rêve décevant,
A trouvé le bonheur dans les bras d'une femme,
Et les caresses d'un enfant!"

JACQUES-CARTIER

I

Salut à toi, salut, vieille cité bretonne
Qu'endort de l'océan la clameur monotone,
A l'heure où dans le port s'allument tes falots;
Havre d'où sont partis tant de fiers capitaines
Qui, poussés par l'attrait de leurs courses lointaines,
Bravaient d'un même front les hommes et les flots.

Antique Saint-Malo qu'abritent tes falaises,
Nom si souvent chanté par nos lèvres françaises,
Et familier toujours à nos petits enfants,
Salut, beau port de mer, salut, toi dont le môle
En vit s'éloigner tant pour affronter le pôle,
Si peu dans leurs foyers revenir triomphants !

Oh ! que de morts couchés dans les algues marines !
Combien de cœurs vaillants, de robustes poitrines
Le vert lichen des mers caresse avec amour !
Qu'ils sont nombreux ceux-là dont tes cloches bénies,
Lançant vers le ciel bleu leurs sombres harmonies,
Ont pleuré le départ sans chanter le retour !

Et plus la mer perfide engloutissait de braves,
Plus elle vomissait de sinistres épaves,
Plus tes hardis coureurs lui lançaient des défis.
Pour fêter leurs succès se paraient tes murailles;
Vaincus, tu leur faisais de dignes funérailles;
Heureux ou malheureux, n'étaient-ils pas tes fils?

Berceau de l'héroïsme, ô terre des grands hommes,
Parmi les fiers marins qu'avec orgueil tu nommes
Il en est un, un seul que nous te réclamons.
Il naquit, il mourut dans tes murs, mais sa gloire
A brillé sur nos bords. Au seuil de notre histoire,
Le premier entre tous, c'est lui que nous nommons.

Et ne sois pas jalouse, oublieuse patrie,
Si nous te disputons sa mémoire chérie;
Tu fus pour son tombeau trop longtemps sans pitié.
Nous n'étions pas encor pour réclamer sa cendre;
Ses restes sont à toi; nous n'y pouvons prétendre,
Mais sa gloire est à nous, cèdes-en la moitié!

II

Sur le rocher battu par le flot des marées
Pleines de longs sanglots, de voix désespérées,
Un marin, le regard vers le large emporté,
Suivait le vol pesant de quelque voile grise
Que caresse la lame et que gonfle la brise;
Et son cœur bondissait devant l'immensité.

Son œil fixe et perçant, sa poitrine oppressée,
Son pas nerveux, tout dit qu'une vaste pensée,
Vive comme l'éclair, traverse son cerveau.
O tâche glorieuse! immortelle chimère!
Cet homme obscur s'est dit: "A la France, ma mère,
Je donnerai sa part d'un continent nouveau!"

Cette part, il la veut durable autant que belle;
Et quelque soient l'épreuve et l'obstacle rebelle;
Qu'importent les hasards de l'océan glouton!
N'est-il pas du pays des croyances augustes,
Des fidèles serments et des hommes robustes?
N'est-il pas un enfant du vieux pays breton?

Il ne mentira pas au sang de l'Armorique
Si féconde en héros, coin de terre homérique
Qu'un jour Brizeux dira dans des vers immortels;
Sol des rudes marins, terre des doux poètes,
Qui fidèle à l'Eglise, au milieu des tempêtes,
Put adorer son Dieu sans briser ses autels.

Ame d'acier trempée, où son rêve l'envoie
Il s'y jette sans peur, affrontant avec joie
De la mer et des vents les plus rudes assauts.
Quels que soient les périls que l'horizon recèle,
Il fait taire en son cœur l'angoisse universelle
Et remet sa fortune à de frêles vaisseaux.

La foule le regarde avec mélancolie,
Et voilà qu'elle nomme imprudente folie
Cet acte audacieux qui fera des jaloux.
Mais bientôt méprisant la crainte du vulgaire,
Il pourra dire au roi: " Je n'ai pas fait la guerre,
Pourtant, sire, aujourd'hui tout un monde est à vous! "

C'est que l'humble marin eut un songe sublime
Où Jéhova, comblant des temps l'immense abîme,
Eblouit son regard de ses futurs exploits,
Et, dressant devant lui cette France nouvelle,
Lui dit: " Pars, livre aux flots ta frêle caravelle,
Car tout un monde en germe est dans ses flancs étroits."

A ses yeux étonnés les siècles se déroulent.
Pendant qu'à l'Orient, sous les trônes qui croulent,
La révolution rêve un fatal niveau,
Sur le ciel orageux des nations se lève,
Comme l'astre polaire, un peuple dont la sève
Etonne l'ancien monde et confond le nouveau.

Au pied du Mont Royal il lira l'Evangile.
A ce verbe parlant par sa lèvre fragile
Tout un monde païen à l'instant croulera.
Il sera de la foi le précurseur superbe,
Le moderne Saint-Jean, et l'écho de ce verbe
Sur ces bords étonnés à jamais planera.

" Mon Dieu, dit le marin, cette tâche est si belle
Que je me sens le cœur de succomber pour elle,
De forcer l'horizon ténébreux sans effroi ;
Et laissant sans regret ma modeste demeure,
Sur des bords inconnus qu'importe que je meure,
Si tout un peuple un jour me nomme avec émoi ! "

" Mais je vivrai. Colomb, guidant sa voile errante,
Sûr d'étonner l'Espagne et sa cour ignorante,
De ces lointaines mers n'est-il pas revenu ? "
Hélas ! il oubliait que loin de l'Ausonie,
Son beau pays natal, ce marin de génie
S'était laissé mourir indigent, méconnu !

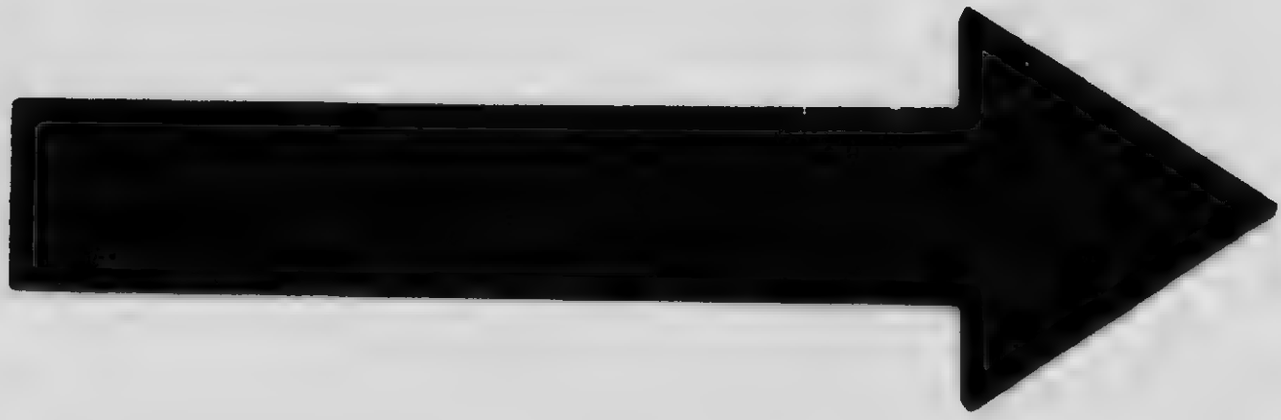
Sans doute il ignorait que, ployant sous l'outrage,
Ce grand découvreur eut, pour prix de son courage,
Sa gloire à disputer jusqu'au dernier lambeau;
Que le pays ingrat qui lui devait un monde
Plus vaste que l'ancien, plus riche que Golconde,
Lui mesura six pieds de sol pour son tombeau!

Plus heureux que Colomb, ses courses terminées,
Le hardi caboteur viendra, chargé d'années,
Auprès de tous les siens s'éteindre doucement.
La France jettera l'oubli sur sa poussière;
Il ne revivra pas sur le marbre ou la pierre.
Mais tout un peuple ici sera son monument.

Oui, pendant que là-bas sa patrie oublieuse,
Ignorant les obscurs dans sa marche orgueilleuse,
Parmi ses noms fameux jamais ne l'inscrira,
Poursuivant sur ces bords son œuvre expiatoire,
Le Canada français, jaloux de son histoire,
De l'oubli séculaire un jour le vengera !

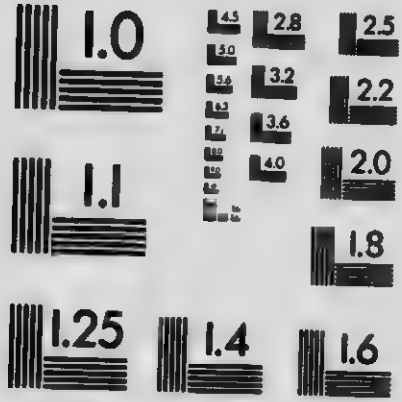
III

Oh ! lorsque sur les quais la foule triste et morne
D'un regard inquiet vers l'horizon sans borne
Suivait le fier marin dans sa témérité,
Nul n'eut pu deviner que la flotte intrépide
Qui sur les flots mouvants glissait, frêle et rapide,
Courait, voiles dehors, vers l'immortalité ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Que trois siècles plus tard, étrange destinée,
Une race nouvelle, à grandir obstinée,
Balancerait l'effort de trois peuples rivaux,
Et que l'écho lointain de la jeune Amérique,
Réveillant le marin de son rêve homérique,
Ferait frémir sa cendre au bruit de nos bravos!

IV

O grand navigateur, le long du fleuve immense
Dont tu fus le premier à remonter les flots,
Tu vis, éclosion d'une antique semence,
Se dresser les grands pins et les pâles bouleaux.

Un solennel silence accueillit ta venue,
Recueillement d'un monde à l'heure du réveil;
Seuls, les bois frémissaient, car d'une ère inconnue
L'aube sainte tenait la nature en éveil.

Mais du cap Diamant ébranlant les assises,
Un cri déchira l'air et roula sur les eaux;
Le Huron avait vu de loin tes voiles grises
Se déployer au vent comme un grand vol d'oiseaux.

Pour donner à ton roi ce vaste territoire,
O marin, ce n'est pas la foudre qui tonna,
Et seule, une humble croix, pacifique victoire,
Fut le signe vainqueur dont l'indien s'étonna.

Aux yeux de la tribu surprise et frémissante,
Ignorant que ce fût l'audace d'un mortel,
Sans combat s'opéra la première descente...
Et Dieu sur cette rive eût son premier autel!

Des grands bois résineux abattus sur la grève
Le matelot songeant à son foyer chéri,
Construit la palissade: un toit déjà s'élève...
Et le Visage Pâle a son premier abri!

Oh! que l'hiver est rude à la flotte transie!
Tous rêvent le retour, mais nul ne peut partir.
La bêche a résonné sous la neige durcie...
Et la Nouvelle-France a son premier martyr!

A MONSIEUR A. SUZOR-C 'E

Artiste-peintre.

Ami, j'ai visité ton modeste atelier
Où ton pinceau d'artiste a su multiplier
Des croquis que ton rêve a fixés sur la toile :
Profils harmonieux, fronts de vierges que voile
L'ombre indécise et douce où se plait ton pinceau,
Figures de vieillards ou d'enfants au berceau,
Nature morte à qui tu sais rendre la vie,
Paysages ombreux qui donneraient l'envie
D'aller rêver sous bois si mes lourds quarante ans
Me permettaient encor les jeux de mon printemps.

Un large pan de mur couvert de panoplies
Etale un croisement d'armes toutes vieillies
Que brandissaient jadis des héros endormis
Lorsqu'ils semaient la mort parmi les ennemis.
Et pendant que j'admire, à l'écart tu dessines;
Je vois sous ton pinceau surgir des bécassines
Pantelantes encor sous le plomb du chasseur,
Vivantes à tromper les yeux du connaisseur.
Pour attirer bientôt tes mains jamais oisives
Un lit qui nous surprend par ses formes massives
Attend là dans son coin. Je salue en passant
Une horloge qui dut sonner l'an mil six cent.
Plus loin un vieux rouet, désormais immobile,
Attend pour se mouvoir le pied frêle et débile
Des femmes d'aujourd'hui. Ce coin, c'est le passé
Déjà si loin de nous, où l'on voit entassé

Ce que le temps hâtif rejette hors de mode,
Mais dont, moins dédaigneux, le peintre s'accommode.
Ces antiques objets par tes soins réunis,
Revivront sur la toile, embellis, rajeunis
Par les vives couleurs de ton pinceau magique.
Mais soudain j'aperçois une chère relique,
Portrait de grand'maman qu'un jour je t'ai porté
Pour rafraîchir un peu son teint de vétusté.
Depuis plus de six mois, tourné vers la muraille,
Ce pauvre cadre attend qu'une main le travaille.
Mais toi, sollicité par maints projets nouveaux,
Tu promènes ton rêve et par monts et par vaux.
Et comme un cœur d'artiste, hélas! n'est pas de roche,
Du portrait délaissé craignant un doux reproche,
A regarder le mur tu l'auras condamné
Afin de ne pas voir son regard chagriné!

MAITRE MOSER

Après la lecture du Codicile de Maître Moser, d'Eugène Manuel.

Moser, maître Moser, tu dors depuis longtemps
Dans ta fosse ignorée, et les ailes du Temps,
Emportant tous les vieux, émoussent bien des haines,
Sans que l'Alsace ait vu tomber ses lourdes chaînes.
Des villageois témoins de ton rêve ingénu
Depuis plus de trente ans pas un seul n'est venu
T'annoncer plein d'émoi la joyeuse nouvelle.
La génération pourtant se renouvelle,

Et tous auront souffert, et tous auront vécu,
Emportant au tombeau la douleur du vaincu.
En reste-t-il de ceux qui devaient sur ta tombe
Te crier des Teutons la suprême hécatombe?
Ils ne sont déjà plus ceux qui t'avaient juré
De remuer ta cendre à ce moment sacré.
Mais s'ils sont morts, si nul ne peut trouver la place
Où tu reposes, vieux paysan de l'Alsace,
C'est la Patrie un jour qui par là passera;
C'est elle qui de ses milliers de voix criera:
"Par le drapeau français ta tombe est ombragée;
La Lorraine est française et l'Alsace est vengée."

EN VOYAGE

J'avais pour le voyage omis de prendre un livre
(Souvent d'un importun cet ami nous délivre),
Et je m'en désolais, lorsqu'un monsieur bien mis,
(Un richard, un rentier ou peut-être un commis,
Car de nos jours, hélas! on ne peut reconnaître
Ce que cache l'habit, valet ou petit-maître),
S'assied pour remplacer le pauvre livre absent.
Et d'avance pourquoi faire du mauvais sang?

D'ailleurs bien décidé de garder le silence
S'il ne me plaisait pas. Mais avec bienveillance
Il entame déjà la conversation,
Mettant avec la voix le geste en action.
Il me parla du temps, des récoltes prochaines,
De l'été qui s'enfuit et de l'hiver qui vient;
Du marché fluctueux des cotons et des laines,
Par lui je sus la cote et le prix de revient.
Il loua le vainqueur de la dernière course;
Le hasard des paris et le jeu de la bourse
Pour moi, pauvre ignorant, n'eurent plus de secret.
Ne pouvant l'éviter, je l'écoutais distrait,
En songeant (je le dis sans offenser personne)
Qu'un livre qu'on choisit, ami toujours discret,
Vaut mieux qu'un compagnon que le hasard nous donne.

LE POETE ET LA CIGALE

SONNET

Cigale du bon Dieu, virtuose si frèle,
Jamais l'écho lointain ne redit ta chanson,
Car le bruit gracieux de ta voix douce et grèle
Qu'entend seul l'Eternel se perd dans le buisson.

Je te ressemble, amie; à la muse fidèle,
J'ai chanté comme toi l'agréable saison
Sans jamais demander si l'essor de mon aile
M'emporterait un jour vers un autre horizon.

Rivale de mes chants, toi qu'au bord de la route
Plus d'un passant rêveur avec amour écoute,
Au printemps qui revient seule tu vas chanter.

Eparpille dans l'air ta note familière,
Et quand j'aurai fini ma tâche journalière,
Emu, près du buisson, je viendrai t'écouter.

LES MORTS

O morts qui reposez dans le vieux cimetière,
Ne vous réveillez pas de votre lourd sommeil.
Restez, restez perdus dans l'immense matière,
Car les vivants fuiraient devant votre réveil.

Désormais oubliés de tous ceux qui survivent,
A quoi vous servirait revenir parmi nous ?
De peur que les regrets des amis se ravivent
Demeurez dans l'endroit du dernier rendez-vous.

D'ailleurs, que feriez-vous? car votre place est prise,
Et les vivants seraient dans un grand embarras,
Et vous leur causeriez si pénible surprise
Qu'ils oublieraient, bien sûr, de vous tendre les bras.

Les parents se sont faits à votre longue absence,
Et des nouveaux venus ont rempli le foyer;
Des liens plus récents ont déjà pris naissance
Pour vous mettre à l'écart et vous faire oublier.

Non, ne revenez pas, morts, je vous en supplie.
Des amis, d'autrefois, ah! redoutez l'accueil.
Votre mémoire est pour toujours ensevelie,
Et les morts ne sont bien qu'au fond de leur cercueil!

Dormez dans le silence entouré de mystère,
A l'ombre de la croix comme à l'abri des vents;
Mieux vaut dormir tranquille à quatre pieds sous terre
Que de mêler son souffle au souffle des vivants.

Qui, parmi les amis, pourra vous reconnaître,
Spectres enveloppés de vos amples linceuls?
Vous êtes au tombeau moins isolés peut-être,
Car dans le champ des morts vous n'êtes pas les seuls.

O morts, fermez l'oreille aux vains bruits de ce monde,
Car vos yeux pleureraient des oublis d'ici-bas.
Et vous comprendriez que votre paix profonde
Vaut mieux que quelques jours de vie et de combats.

O morts de tous les temps, que vos lèvres muettes
Ne demandent jamais aux vivants d'aujourd'hui
Combien de mois le deuil a suspendu leurs fêtes,
Combien d'heures, de jours a duré leur ennui !

Pour reprendre à nouveau votre forme mortelle
Attendez le réveil du dernier jugement,
Et puissent les ans fuir avec vitesse telle
Que les siècles pour vous ne soient plus qu'un moment !

LA GUERRE

Quand l'aigle, roi de l'air, plane au-dessus des nues
Dans son vol orageux,
Quand son aile à travers des sphères inconnues
Touche aux sommets neigeux,

Si parcourant les airs comme dans son empire
Un tyran redouté,
Il redescend parfois vers la terre où respire
La pauvre humanité,

Saura-t-il si son aile, au milieu de l'espace
Qu'il parcourt en vainqueur,
N'a pas d'un coup fatal frappé l'oiseau qui passe,
Timide voyageur?

L'aigle suspendra-t-il sa course vagabonde
Pour ce faible roseau?
Qui lui dira jamais la blessure profonde
Qu'il fit à cet oiseau?

Ainsi quand le génie au delà de la sphère
Où rampent tant d'esprits,
Jette en courant son âme et répand sa lumière
Sur l'univers surpris;

Quand il livre son trône au hasard des batailles,
Aux chances des combats,
Un instant songe-t-il à ces milliers d'entrailles
Qu'il déchire ici-bas?

Songe-t-il en sa course aux vides des chaumières,
Aux adieux des mourants?
A-t-il jamais pensé d'interroger les mères
Sur leurs fils expirants?

Hélas! il n'entend pas des rangs de son armée
Monter les longs sanglots,
Et sa gloire lui cache, éphémère fumée,
Le sang qui coule à flots.

O guerre, œuvre de l'homme, hécatombe sanglante
Des peuples effarés,
Par toi l'humanité va toujours pantelante
Et les seins déchirés!

A UNE PETITE AMIE

Lorsque je te surprends au balcon accoudée,
Ton beau regard perdu dans le ciel constellé,
Où laisses-tu flotter, frêle enfant, ton idée?
Où va ton cœur? où va ton beau rêve étoilé?
A qui donc penses-tu, lorsque tu te reposes?
Quel doux songe d'amour traverse ton esprit?
Songes-tu lorsque monte à toi l'odeur des roses,
Au poète qui t'aime, à Dieu qui te sourit?

Ni Dieu ni le poète occupent ta pensée,
Car ton rêve enfantin ne monte pas si haut.
Par les riens d'ici-bas ton âme est amorcée;
Un poète rêveur n'est pas ce qu'il te faut.
Aussi quand je te vois indolente et distraite,
Tu songes, ne mens pas, à quelque beau valseur
Qui dans le dernier bal t'aura conté fleurette
Et pris dans ses filets ton brave petit cœur!

L'HARMONIE

L'ORGUE

Dieu, jetant un regard sur son œuvre infinie
Et la trouvant trop morne, inventa l'harmonie;
Et le monde vibrant sous son souffle puissant,
La musique immortelle eut son premier accent.
Dans l'espace il sema les rythmes et les nombres:
Et l'astre flamboyant et les planètes sombres,
Lassés de parcourir l'éther silencieux,
Tressaillent à la voix qui leur tombe des cieux.

L'écho divin, roulant, atteignit cette terre,
Et se développant d'abord avec mystère,
Pour interprète il eût le gr ier d'un oiseau.
Bientôt l'homme jaloux de l'humble virtuose,
Sous ses doigts fit chanter la tige d'un roseau;
Puis plus audacieux, voi'à déjà qu'il ose
Créer ces instruments puissants, mélodieux
Que l'homme primitif croirait l'œuvre des dieux!

LE CIMETIERE

Il est un lieu sacré qu'on nomme cimetière,
Terme de tous nos jours.
Là, dans l'oubli du temps, perdus dans la matière,
Les morts dorment toujours.
Oh ! lorsque nous allons dans la sombre demeure
Où reposent ces morts,
Recueillons-nous, songeons à notre dernière heure,
Sans crainte et sans remords !

N'en faisons pas un lieu de simple rêverie;
N'en franchissons le seuil
Qu'avec un souvenir pour celui qui nous crie:
"Pitié" dans son cercueil!
Voix muette pourtant, mais l'étrange silence
Qui plane sur ces lieux
Fait que sans nul effort la prière s'élance
De nos cœurs oublieux!
Après avoir laissé planer notre pensée
Sur tous ces morts couchés
Pleurons! Qui sait combien une larme versée
Peut laver de péchés!
Et songeons que demain ce temple fait d'argile
Et qui contient nos jours
Peut, au souffle de Dieu, comme un vase fragile,
Se briser pour toujours.

SOLITUDE

Pour l'âme solitaire
Rien ne vaut le mystère
D'un souvenir aimé
Qui dans le passé plonge
Et, radieux mensonge,
En retire un doux songe
D'amour tout parfumé.

Qui n'a pas dans son âme
L'image d'une femme,
De son premier amour,
Illusion de l'homme,
Adorable fantôme
Qu'avec des pleurs on nomme
A chaque instant du jour!

Sur le front du poète
Venez, troupe indiscrète
Des souvenirs charmants.
Lorsque las je sommeille,
Chantez à mon oreille
Pour que mon cœur s'éveille
A vos bourdonnements.

J'écoute avec ivresse
Tous ces chants de jeunesse
Que vous dites si bien,
Et, trop courte insomnie,
Votre douce harmonie
Me vaut l'heure bénie
D'un joyeux entretien.

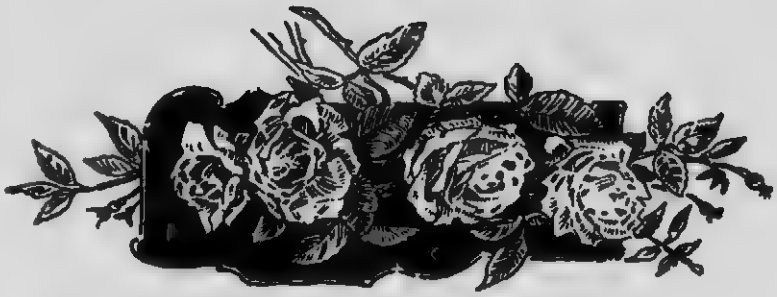
MYSTERE

Oh ! qui saura jamais ce qu'il faut de rosée,
De zéphir amoureux, de soleil bienfaisant,
Pour donner de la vie à la fleur épuisée
Et lui rendre, un matin, son éclat séduisant !

Oh ! qui saura jamais ce qu'il faut de courage
Pour mépriser l'injure et supporter l'oubli !
Ce qu'il faut de venin et ce qu'il faut d'outrage
Pour former tout le fiel dont le cœur est rempli !

Oh! qui saura jamais ce qu'il faut au poète
De dévouement à l'Art et d'espoir en son cœur
Pour guider vers le bien sa pensée inquiète,
Et de ce grand tournoi sortir pur et vainqueur!

Oh! qui saura jamais ce qu'il faut à la femme
De vertus et d'amour pour donner à l'enfant
L'or pur de ses pensers, le meilleur de son âme,
Et des désirs du cœur le rendre triomphant!



MAUSOLEE

Sur la tombe de A. Lusignan.

A ta dépouille, ô toi que nous avons aimé,
Nous venons aujourd'hui rendre un dernier hommage,
Car depuis que le sol sur toi s'est refermé
Tes amis dans leurs cœurs ont gardé ton image.

Sous la terre bénie où tu fus déposé
Depuis bientôt trois ans, cher ami, tu sommeilles.
Nulle voix de pitié n'a bercé tes oreilles
Et nul front sur ta cendre, hélas! ne s'est posé.

Mais si, poète aimé, le vulgaire t'oublie,
Si le pied du passant te foule, indifférent,
Si ta mémoire avec ton corps ensevelie,
Dans le cœur de nos fils déjà se désapprend,

Nous, disciples de l'art, nous tes amis, tes frères,
Nous venons protester contre l'oubli fatal,
Et, dédaignant l'éclat des pompes funéraires,
Bâtir à ta mémoire un humble piédestal.

Ah! peu nombreux sont ceux qui penchés sur ta bière,
Evoquent, pleins d'émoi, ton pieux souvenir,
Mais c'est assez pour que sur ta chère poussière
A redire ton nom nous forcions l'avenir.

LA VIE

Vol rapide du temps, fugitives années,
Vous nous portez si vite au terme de nos jours
Qu'à peine un souvenir des plus belles journées,
Comme l'âcre parfum de belles fleurs fanées,
Vient pour une minute en embellir le cours.

Oh! pourquoi faut-il donc laisser sur notre route
Les êtres les plus chers, les espoirs les plus beaux
Auxquels il nous faut dire un adieu qui nous coûte?
Pourquoi le cœur saigner des épines du doute?
Le sentier que l'on suit se border de tombeaux?

Pourquoi tous ces tourments d'une vie éphémère?
Que croire? qu'espérer, si le monde après tout
Ne peut rien nous donner, rien qu'un peu de chimère;
Que tout rêve est trompeur, et toute coupe amère,
Et qu'il nous faut souffrir et pleurer jusqu'au bout?

Mais non, parler ainsi n'est-ce pas un blasphême!
Car Dieu plein de pitié pour notre humanité,
Faisant taire soudain sa justice suprême,
Nous ouvre grand son cœur, et dans l'âme qu'il aime
Jette un pâle rayon de sa félicité.

Et le cœur se dilate et l'âme se redresse,
Et grâce à ce miracle accompli par Dieu seul,
Le sein qui gémissait lance un cri d'allégresse
Et l'homme enseveli sous sa propre détresse
Renait à l'espérance en brisant son linceul.

HOMMAGE A CHAMPLAIN

A l'occasion du dévoilement de son monument, à Québec, le 21 septembre 1898.

I

Dans un rêve un archange aux fulgurantes ailes
M'enlevait du présent d'un vol vertigineux;
Et pour marquer des temps les phases immortelles
Se dressaient du passé les sommets lumineux.

Dans cette vision sublime, éblouissante,
Dans ce vol à travers les âges disparus,
Je vis de mon pays la fortune naissante,
Et c'est toi, vieux Québec, c'est toi qui m'apparus.

Je te vis dans l'éclat de ta splendeur sauvage,
Alors que le silence était ta majesté,
Que tes noyers géants debout sur ce rivage,
Seuls, servaient de couronne à ta virginité.

Je surpris de Cartier, la téméraire audace
Portant le monde ancien dans un frêle vaisseau,
Et sans doute ignorant, précurseur peu sagace,
Que d'un peuple à venir il fixait le berceau.

Mais dans le noir chaos de l'oubli tout retombe;
L'écho ne redit plus le doux parler français.
Vestiges du trépas, une croix, une tombe
Proclament le néant de ces premiers essais.

Pourtant la France est là; sur la lointaine grève
Où Cartier, le premier, vint ployer les genoux.
Des marins endormis disent — l'étrange rêve! —
"Lieu de notre repos, cette terre est à nous.

"Cette terre est à nous. Cette froide demeure
Est du moins à l'abri de la foudre et des vents;
Couchés dans leurs cercueils et sans souci de l'heure,
Impassibles, les morts attendent les vivants."

Et les ans s'écoulaient sans qu'une voix de France
Ne troublât le silence étouffant des tombeaux,
Quand soudain retentit un long cri d'espérance:
C'était l'aube promise à des destins plus beaux.

Puis un homme parut qui dit: Ici doit être
Jeté le premier grain de la grande moisson:
Sur ce roc doit germer le peuple encore à naître;
Des fautes de la France il sera la rançon.

C'est alors que naquit cette ville héroïque,
Ce glorieux berceau de tous les dévouements,
Ce foyer qui devra sur toute l'Amérique
Sans trève projeter ses purs rayonnements.

Des remparts de Québec à la rive lointaine
Où l'Erié déverse avec fracas ses eaux
Cet homme promenait, superbe capitaine,
L'antique fleur de lys, orgueil de ses drapeaux.

Il créait, il fondait, il luttait sans relâche,
Jetant partout l'espoir dont son cœur était plein,
Et mes yeux, éblouis de cette immense tâche,
Lisaient au livre d'or des nations: Champlain!

II

Je m'éveille, et pourtant je crois rêver encore,
Car après deux cents ans de luttes sans merci
Pour remplacer Champlain que ce jour commémore
C'est un fils de français que je revois ici.

Oui, la réalité l'emporte sur le rêve.
Les hommes du passé, sortis de leurs cercueils,
Croiraient rêver sans doute en voyant, plein de sève,
Un peuple vigoureux survivre à tous ses deuils.

Et si le fier drapeau qui flotte sur nos têtes
N'est plus comme jadis l'antique drapeau blanc,
La France est toujours là, car, bravant les tempêtes,
Robuste est le rameau surgi d'un sol sanglant.

C'est qu'un peuple parfois accomplit des miracles
Quand il a pour exemple un héros comme toi,
Et que, fermant l'oreille aux sinistres oracles,
Il demeure fidèle à sa langue, à sa foi.

O Champlain, tu n'es plus, mais ton œuvre immortelle
N'a pas besoin, pour vivre et résister au temps,
Du magique ciseau d'un nouveau Praxitèle,
Ni du fier dithyrambe aux rhythmes éclatants.

L'empreinte de tes pas n'est plus sur cette rive;
La poussière des ans la dérobe à nos yeux,
Mais la reconnaissance, en nos cœurs toujours vive,
Evoque avec émoi tes exploits périlleux.

Tant qu'un souffle de vie enflera nos poitrines,
Que nos lèvres diront le franc parler normand,
Un peuple survivant à toutes les ruines
Sera ton plus durable et plus beau monument.

Orgueilleux de ton nom, fidèle à ta mémoire
Qu'il fera rayonner aux siècles à venir,
Le Canada français prendra soin de ta gloire
Et dans tous ses grands jours saura se souvenir.

Car, grâce à toi, la France ici se renouvelle;
Elle retrouve ici son vieux sang rajeuni;
Sa vigueur d'autrefois sur nos bords se révèle,
Et pour cette œuvre sainte, ô Champlain, sois béni.

Oh! qui t'eut dit qu'après deux grands siècles de lutte
Les deux races mêlant leurs drapeaux glorieux,
Sans faiblesse oublieraient leur si longue dispute
Dans un commun hommage au premier des aïeux?

Que des marins anglais salueraient ta grande ombre,
Qu'un vice-roi debout acclamerait ton nom,
Et qu'au pied de ton socle une foule sans nombre
Mêlerait ses bravos aux clameurs du canon?

Dresse-toi, noble et fier; voici l'apothéose.
Un monde devant toi défile en s'inclinant;
Et, gardien de la ville en ta virile pose,
L'ampleur de ton regard embrasse un continent.

Voici que, déployant son aile frémissante,
L'Eloquence sur toi plane avec majesté;
Pour ne pas regretter la Poésie absente,
Père de la patrie, ému, je t'ai chanté.

LE TEMPS DE LA MOISSON

I

LE MATIN

Le ciel s'illuminait. La brume dispersée
Aux feux de l'astre souverain,
Retombait sur les fleurs en brillante rosée,
Et toute la nature en éveil, reposée,
Grand orchestre, entonnait l'hymne d'un jour serein.

Les filles du hameau peu lentes à paraître
Quand le ciel se teint de vermeil,
Aux rumeurs du matin entr'ouvrent leur fenêtre,
Tandis que les garçons plus vifs, sous l'œil du maître,
Préparent des moissons le rustique appareil.

Partout la vie, et l'on entend les jeunes filles
Rire en peignant leurs longs cheveux.
Au chaud soleil d'août reluisent les faucilles,
Les merles babillards sifflent sous les charmilles
Et les fleurs vont s'ouvrir pour les tendres aveux.

La paix descend du ciel. La gaîté, que Dieu donne
Aux jours si pleins du paysan,
Luit sur ces jeunes fronts. Déjà le père ordonne
A l'aîné de ses fils, qui, tout joyeux, fredonne,
D'atteler les grands bœufs au chariot pesant.

Puis la troupe s'ébranle, et la lourde charrette
Suit lentement l'étroit sentier,
Broyant sous ses essieux la pâle pâquerette
Et l'insecte rampant qui sort de sa retraite
Pour mordre au point du jour la fleur de l'églantier.

De mon logis voisin je les regarde faire,
Moi, le rêveur qu'on croit savant.
Aux langueurs de la ville, oh! combien je préfère
Le réveil matinal de la famille austère,
Debout pour le travail aux clartés du levant!

Eux seuls savent goûter l'heure délicieuse
D'un calme lever de soleil.
Et tandis que, perdus dans la plume soyeuse,
Nous dormons agités, une troupe joyeuse
Se découpe là-bas sur l'horizon vermeil.

Je laisse sans regret le souvenir d'un rêve,
Sylphe aimé, fantôme riant,
Pour regarder passer les brunes filles d'Eve
Qui vont, ivres d'air pur, sur le bord de la grève
Plonger leurs pieds frileux dans le flot gazouillant.

Devant leurs pas légers volent de blondes ailes.
Rêveur, je les suis du regard,
Et je les vois, courant ainsi que des gazelles,
Franchir les frais ruisseaux, et fières d'être belles,
Jeter sur l'eau limpide un coup d'œil au hasard !

Et moi qui les ai vu de ma fenêtre sombre
Courir de sillon en sillon,
Ignorantes toujours de mes soucis sans nombre,
Je compare ma vie hélas! si pleine d'ombre
Aux jours ensoleillés des filles du vallon.

Et si ma muse alors soupire une élégie,
L'écho de leurs vives chansons
Arrive à mon oreille et, puissante magie,
Trouble soudain mon rêve, et l'amour en vigie
Crie à mon cœur: "Prends garde au doux temps des [moissons."

II

LE SOIR

—

L'angelus a sonné. L'astre déjà s'incline
Vers l'horizon resplendissant.
L'ombre de la vallée a gravi la colline,
Et pour faire cortège au soleil qui décline
A l'orient paraît la corne du croissant.

Au loin voici venir les charrettes pesantes
Ployant sous la riche moisson.
Aux rayons du couchant les faucilles luisantes
Resplendissent. Les gars, les filles séduisantes
Marchent au bruit rythmé d'une agreste chanson.

La fatigue s'annonce et la troupe légère
Si vive au départ, le matin,
D'un pas plus ralenti fait craquer la fougère,
Tandis qu'à la maison une main ménagère
Par ses soins vigilants prépare un gai festin.

Là le rire commence et puis la gaîté folle
Eclate en mille mots bruyants.
Un rien va provoquer le rire, une parole,
Tombée étourdiment d'une lèvre frivole,
Met les esprits en joie et tous les fronts riants.

Puis le repas fini, près de la cheminée
Vont se débiter maints récits.
Par chanter n'a-t-on pas commencé la journée ?
Par de propos joyeux la voilà terminée,
Et le jour s'est passé sans ombre et sans soucis.

Moi qui n'ai pas couru les champs, moi que le rêve
A tenu captif tout le jour,
A l'heure du sommeil, seul je vais sur la grève,
Interrogeant mon cœur qu'un long sanglot soulève,
Mon cœur plein de regret, mon cœur vide d'amour.

C'est que j'ai tout le jour occupé ma pensée
De quelque rêve insuffisant,
Tandis que la famille au soleil dispersée
A trouvé dans la plaine humide de rosée
De quoi se composer un sommeil bienfaisant.

LA FOURMI

L'homme, roi sans rival de la création,
Si fier de sa pensée et de son action,
Promenant son regard sur toute la nature,
S'étonne d'une infime et frêle créature
Qui, toujours au travail, sans repos ni répit,
Loin des regards humains sous terre se tapit.
A deux pieds sous le sol, grâce à l'ardeur féconde
D'une pauvre fourmi, va grouiller tout un monde.

Je t'ai vu l'autre jour, insecte industrieux;
Ton travail captivait mon regard curieux.
A la pluie, au soleil, toujours infatigable,
A travers les brins d'herbe ou sur le grain de sable,
Dans ta marche évitant le pas du paysan,
Tu vas traînant ta proie, ô quel fardeau pesant!
Et puis je te revois encor toujours en quête
D'une nouvelle prise et d'une autre conquête.
Et quand, par le soleil d'été presque endormi,
Je gaspille le temps, je te vois, ô fourmi,
Toi, dont je méprisais la mine si chétive,
Dévouée à ta tâche, alerte autant qu'active,
Et je veux désormais de mon dernier printemps
Multiplier la force, employer les instants.
Si mon esprit mûri, si mon âme à l'ouvrage
Mettait ce que tu mets d'adresse et de courage,

Si, du matin au soir, actif en mes travaux,
Je cherchais pour mon vers des horizons nouveaux,
Ma muse, j'en suis sûr, bien plus souvent nommée,
Peut-être connaîtrait la vaste renommée.
Aussi, sans en rougir, j'accepte ta leçon,
Et je veux comme toi faire bonne moisson.
Oui, longtemps mon regard étonné t'a suivie;
Honteux de ma paresse, ô fourmi, je t'envie;
Et je songe parfois qu'eux yeux de l'Eternel
Ton humble tâche vaut un hymne solennel;
Que le chant du poète en son rêve superbe,
Frêle insecte, qui sait? ne vaut pas ton brin d'herbe!

L'OASIS

Il est dans le désert une fraîche oasis
Où s'abreuve, en passant, la longue caravane,
Où s'étale au soleil la corbeille d'Isis
Pleine des doux parfums de la fleur qui se fane.

La poudre du désert que le simoun soulève
Tache à peine en son vol les palmiers toujours verts.
Ici l'on se repose, on sommeille et l'on rêve
En oubliant la marche à travers les déserts.

Bien loin à l'horizon le sentier se prolonge,
Reptile déroulant ses anneaux gracieux,
Et dans cet infini trompeur où l'œil se plonge
Le mirage confond la terre avec les cieux.

Adieu, verte oasis, adieu, fraîche fontaine
Dont la vasque de pierre abreuve les chameaux,
Adieu, riant relai de ma course incertaine,
Eden où l'on oublie et la terre et les maux!

II

Au désert de la vie il est une oasis
Où s'abreuve parfois la caravane humaine,
Un séjour de bonheur auprès d'êtres choisis,
Asile vers lequel l'orage nous ramène.

Au sein du tourbillon où se perdent nos jours,
Dans le cercle où se meut l'humanité lassée,
L'homme sage a trouvé le plus beau des séjours
Dans l'asile serein qu'habite sa pensée.

CONFIDENCES

Sur le chemin poudreux deux femmes caquetaient;
L'abeille était aux fleurs et les oiseaux chantaient.

I

L'une disait: Je suis esclave, je travaille
Nuit et jour; mon mari n'est plus qu'un rien qui vaille;
Chaque soir il revient ivre du cabaret,
Murmure quand la table est nue, et s'en irait

S'il pouvait oublier que c'est sa pauvre femme
Qui lui gagne son pain. Puis n'est-ce pas infâme
De me laisser peiner, travailler sans merci,
Et de mes durs travaux ne prendre aucun souci?
M'a-t-il jamais aimée? Ah! voisine, j'en doute.
On disait au hameau: "La pauvre Adèle écoute
Les contes de François, grand faiseur de discours."
Je croyais ces bavards jaloux de nos amours,
Et je prenais cela pour propos de commères;
Puis, me berçant bientôt des plus douces chimères,
Naïve et souriante à ses tendres aveux,
Je lui donnai mon cœur et partageai ses vœux.
Il me contait tout bas toute son espérance,
Ses projets d'avenir, son ennui, sa souffrance
D'être seul sur sa ferme, et me disait, rêveur:
"Habite ma maison et possède mon cœur."
Contre ces beaux discours que pouvait une fille
Un peu déjà sur l'âge, à charge à sa famille

Et qui, pour soulager les siens, debout toujours,
Travaillait sans repos et vivait sans amours.
Je pleurais à l'écart de me sentir de même
Quand François m'apparut et me dit: "Je vous aime
Et je vous veux pour femme." Alors, oubliant tout;
Les sinistres rumeurs qui circulaient partout,
Les conseils amicaux soufflés à mon oreille,
Pour la boisson de feu, fruit maudit de la treille,
Sa soif inextinguible, à la fin je cédai;
Je jouai sur ma vie un fatal coup de dé.
Ses paroles de miel sur ses lèvres flatteuses.
Son repentir trompeur, ses promesses menteuses,
Tout me fit croire, hélas! que l'oubli du passé
Avait lavé ce cœur contrit de fiancé.
Je le crus, je l'aimai. Quel bonheur éphémère!
Je lui donnai ma main malgré ma vieille mère
Dont le regard voyait dans un proche avenir
Ce semblant de bonheur si tristement finir!

Oui, le ciel m'a punie et j'ai pris un ivrogne.
Il garde les loisirs, me laissant la besogne.
Il revient au logis pour se mettre à couvert
Sans jamais s'informer de ce que j'ai souffert.
Seule au travail bientôt je ne pourrai suffire;
Mes enfants s'en vont nus, et quand je veux lui dire
Qu'il joue un rôle infâme et qu'il devrait songer
A disputer son bien qui passe à l'étranger,
Il se fâche tout rouge, il m'insulte, il trépigne,
Il se fait le valet d'une colère indigne,
Puis, honteux de trahir de si vilains instincts,
Il part, la marche lourde et les regards éteints,
Et revient dans la nuit, secoué par l'ivresse,
Pour me faire subir sa hideuse caresse!

Sur le chemin poudreux deux femmes caquetaient;
L'abeille était aux fleurs et les oiseaux chantaient.

II

Voisine, je te plains, mais suis-je moins à plaindre?
Reprenait la seconde. A quoi me sert de feindre?
Tout le monde le sait; ce n'est pas un aveu.
Le rouet me fait vivre; il me fournit de feu.
Grâce à lui j'ai toujours de pain ma huche pleine.
Depuis plus de quinze ans je le tiens en haleine;
A le faire marcher j'ai toujours réussi,
Mais avec mon bonhomme il n'en est pas ainsi.
Je me promettais bien, au sortir de l'église,
D'être au logis maîtresse et de faire à ma guise.
Il pliait, mais un jour, fatigué du jupon,
Par d'acerbes propos voilà qu'il me répond.

Depuis ce jour fatal plus de paix au ménage;
Il agit à sa tête, et, voisine, j'enrage
De le voir gaspiller et son temps et son bien.
Il fait tout à la hâte; il ne calcule rien,
Et les mauvais marchés, les pertes, ça foisonne
Comme les blonds épis qu'en juillet on moissonne.
Il faut bien l'endurer; me plaindre n'est plus temps.
Il fallait dire: non! quand j'avais dix-sept ans.
Le contrat, c'est heureux, me donne sans partage
La moitié de la ferme avec tout le ménage,
Et le sot qui lui prête, ami trop obligeant,
Sur le chemin du roi courra pour son argent!
Qui l'a réduit ainsi? Rien que la politique,
Véritable fléau du bonheur domestique.
Hélas! sur ce chapitre il n'entend pas raison;
Pour la moindre assemblée il laisse la maison,
Discute avec chaleur, se démène, s'emporte
Et, l'esprit à l'envers, vient frapper à ma porte,

Puis, employant les si, les comment, les pourquoi,
Le malheureux! il veut discuter avec moi
Et plein de son sujet n'admet pas de réplique,
Mêle la question bien plus qu'il ne l'explique.
Mais c'est surtout lorsque paraît le candidat
Qu'il exagère encor son éternel dada.
Il l'escorte partout, lui prête sa voiture,
Il fait l'homme important, néglige la culture
Pendant que le blé mûr pourrit dans les sillons,
Par l'insecte rongé. N'ai-je pas droit, voyons,
De me plaindre et de dire à qui voudra m'entendre
Que je suis loin d'avoir du bonheur à revendre!

Sur le chemin poudreux deux femmes caquetaient;
L'abeille était aux fleurs et les oiseaux chantaient.

A L'ETUDE

LETTRE D'UN ÉCOLIER A SA PETITE SŒUR

Petite sœur, c'est moi. Je t'écris à l'étude,
A la barbe du maître, ayant pris l'habitude,
Pour chasser mon ennui, de songer à chez nous
Et d'écrire, le front penché sur mes genoux.

Je laisse sans regret la grammaire et le thème
Et je viens conjuguer pour toi seule: je t'aime!
Le maître remettant ses lunettes, sur moi
Jette ses yeux de lynx sans me causer d'émoi.
Lorsqu'il est en colère il tire un mouchoir rouge.
Mais la goutte le tient; je ne crains pas qu'il bouge.
Aussi je te répète encor, petite sœur,
Ce que mon cœur conçoit de mots pleins de douceur.
J'entends dire à papa qu'il faut que je m'instruise.
L'idée est bonne, mais n'a rien qui me séduise,
Et j'aimerais bien mieux courir à travers champs
Dont les sillons brisés font les pas trébuchants
Que de me voir dormant sur une paperasse
Ou perdu dans les vers de Virgile ou d'Horace.
Des grands exploits de Rome on me bourre l'esprit,
Et bien plus que Dollard Scaevola me sourit.
Pour ouvrir ma cervelle et forcer ma mémoire
Je me brise les yeux sur un pâle grimoire,

Puis une heure durant, quel plaisir colossal
Que de faire la nique à Noël et Chapsal!
Malgré tout leur savoir ces bons messieurs m'ennuient.
Ce n'est pas avec eux que les heures s'enfuient;
Au contraire, les yeux fixés sur le cadran,
De l'aiguille je suis le pas désespérant.
Puis vient pour m'achever le cours d'arithmétique,
Le calcul décimal et toute la boutique.
Pendant ce temps tu cours dans la prairie en fleurs,
Les jolis papillons aux multiples couleurs;
Tu te fais un bouquet de pâles violettes,
Puis tu grimpes dans l'orme et de tes mains douillettes
Ecartant les rameaux qui font obstacle aux yeux,
Tu plonges sur les nids un regard curieux,
Mais tu n'y touches pas, car je te sais trop bonne;
Et puis quand vient le soir, ô petite friponne,
Dis-moi, quand le sommeil clôt ton œil pâlissant,
Ta dernière pensée est-elle pour l'absent?

Pour moi je pense à toi cent fois dans la journée
Et si ma version n'est pas si bien tournée
C'est que ton souvenir m'a troublé les esprits
Et que je ne suis moi que lorsque je t'écris.

REVE DE CELIBATAIRE

Trouver à son foyer une femme charmante
Qui vient vous recevoir en vous tendant les bras,
La revoir tous les jours, bonne, attentive, aimante,
Rivée à votre vie, attachée à vos pas;
Se chercher chaque instant, s'aimer et se comprendre,
Avoir les mêmes goûts et les mêmes désirs;

Bénir Dieu de la voir et si gaie et si tendre,
Partageant vos travaux, vos peines, vos plaisirs;
La voir aller, venir, dans la maison joyeuse,
Rire avec son mari, chanter avec l'oiseau;
En un mot être heureux de la savoir heureuse
Et rêvant sans rougir à son premier berceau!

Pourrai-je un jour goûter ces heures fortunées?
Me sera-t-il donné d'être heureux quelque jour?
Dois-je attendre au midi de mes pâles années
Pour voir s'épanouir la douce fleur d'amour?
O vous que je connais d'hier, brune jolie,
Vous que j'aime déjà d'un amour grave et doux,
En rêvant ce bonheur voilà que je m'oublie,
Poète audacieux, jusqu'à penser à vous!

Oui, c'est toi que je vois dans ma calme retraite
Egayant le foyer, dorant mon horizon,
C'est toi, c'est toi toujours que ma muse indiscrète
Nomme en troublant, le soir, ma trop courte oraison!
J'ai des livres aimés... nous les lirons ensemble;
J'ai des bosquets touffus... nous irons là causer;
Nous troublerons l'oiseau sur le rameau qui tremble
Lorsque nous marquerons la page d'un baiser!

LE LAC SAINT-FERDINAND

CANTATE

Musique par l'abbé GRONDIN.

Le lac aux ondes blanchissantes,
Ne réflétait dans ses flots clairs
Que les bois aux cimes puissantes
Que noircit l'aile des éclairs.

Dans cette solitude
Pleine de quiétude
Seuls chantaient les oiseaux.
Aucune voix humaine
— Chant d'amour, cri de haine —
N'avait troublé ses eaux.
Et du lac en repos
On dirait que la lame
A ces humbles héros
Chante un épithalame.

O trembles frissonnants, érables gracieux,
Frênes au tronc robuste, ormes audacieux
Qui penchez sur les flots vos fronts silencieux,

Sur la rive où règnait ce solennel silence
Un clocher, tout rempli de voix joyeuses, lance
Sa flèche d'argent vers les cieux,
Et le nid fragile et soyeux
D'un ramier jaloux s'y balance.

Or, un jour que le lac éprouvait de la peine
A battre de ses flots des rivages déserts,
Un cri retentit dans les airs
Et le sol tressaillit sous la chute d'un chêne.

Adieux, jours sans clameurs !
Adieu, nuits sans rumeurs !
La chanson des rameurs
Court sur le lac sauvage.
Et sur ses frais ilots
Les ormes, les bouleaux
Qui jetaient l'ombre aux flots
Gisent sur le rivage.

Car, fils des héros d'autrefois,
Nos pères vinrent là plus forts que nous ne sommes.
Leur cognée a couché ces bois
Comme un jour leur épée a moissonné les hommes.

Quand la cloche a sonné,
Le vieux lac étonné,
S'éveillant d'un long rêve,
Vint amoureusement,
Comme un étrange amant,
Soupirer sur la grève.
Mais dans ses flots d'argent
A peine il se repose.
Le lac est exigeant
Et rêve d'autre chose.

L'oreille ouverte au vol si léger des esprits,
Sur la rive penché, le prêtre a tout compris,

Et voilà pourquoi l'on contemple,
Se dressant à l'ombre du temple,
Un toit que le ciel va bénir,
Une enceinte où déjà se presse
L'essaim joyeux d'une jeunesse,
Espoir et fleur de l'avenir.

Et le lac a calmé sa colère sauvage.
On n'entend plus le soir son souffle haletant,
Et depuis ce jour-là les vagues au rivage
Viennent dire tout bas que le lac est content.

BARCAROLE

LES FIANCÉES

Que le vent qui bien loin de ces bords vous entraîne,
Par delà les flots et les monts,
Fidèles aux serments, l'an prochain vous ramène,
Beaux matelots que nous aimons.

Que ce chant de marin qu'à la mer monotone,
Tristes, vous lancez au départ,
Lorsque vous reviendrez chacun de vous l'entonne
En apercevant ce rempart.

LES FIANCÉS

Que cet adieu touchant que ce soir vous nous faites
Et que redit l'écho des monts,
Berce le matelot au plus fort des tempêtes,
Belles filles que nous aimons.

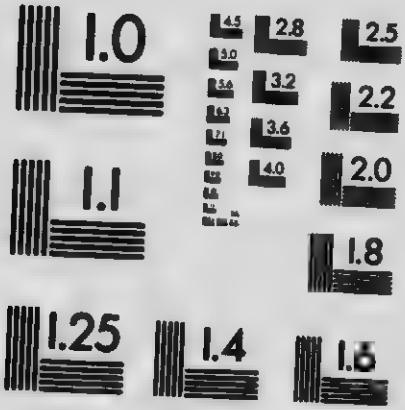
Que notre souvenir, aux nuits pleines de fièvres,
Vienne hanter vos pâles fronts,
Et que ces mots d'amour soient encor sur vos lèvres
Lorsque, plus tard, nous reviendrons.

LE PREMIER DE L'AN

Au milieu des clameurs que jette la rafale
Triste, près du foyer, j'entends le dernier râle
De l'an qui fuit,
Et l'horloge de bronze, au vieux mur suspendue,
Précipitant sans bruit son aiguille éperdue,
Sonne minuit.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Un an de plus sonné sur le cadran des âges,
Et l'aiguille fatale au milieu des orages
Marche toujours,
Emportant sans pitié dans sa folle vitesse
Tous ceux là qu'on aimait, la joie et la tristesse
Avec nos jours.

Ce projet ébauché, cette espérance morte,
Ce regret que l'oubli rapidement emporte,
Tout ce passé
Peuplé de visions si charmantes, si belles,
Est tombé comme tombe, en battant des deux ailes,
L'oiseau blessé.

Et l'an nouveau qui vient pour un jour nous console
De l'an vécu si vite et qui sitôt s'envole,
En nous laissant
Un peu moins de fierté dans l'âme et plus de honte,
Plus de cheveux blanchis que sur sa tempe on compte
En frémissant !

REPONSE AU TOAST

Porté par M. Christian de Gragnagues à un banquet littéraire à Toulouse.

SONNET

Oui, nous sommes toujours les enfants de la France,
De l'arbre séculaire un rameau vigoureux.
Depuis nos jours de deuil, fermes, sans défaillance,
Nous l'avons gardé pur, votre sang généreux.

Lorsque pour secourir quelque noble souffrance
Vous promeniez partout vos pas aventureux,
Nous grandissions dans l'ombre, et la sainte espérance
Veillait obstinément dans nos cœurs malheureux.

Plus d'oubli désormais! Au chant de nos poètes
Célébrant vos succès et pleurant vos défaites
Vous avez reconnu l'écho de votre voix.

Ce n'est pas un pays nouveau qui se révèle
Car sur les bords heureux de la France nouvelle
Se continue encor la France d'autrefois!

NOCES DE DIAMANT

A l'occasion des noces de diamant de Monsieur et Madame C. A. Pacaud 26 février 1895.

Vous fêtez un hymen étrange (1)
Où conjoints, couple suranné,
Ont effeuillé la fleur d'orange
Lorsqu'aucun de vous n'était né !

(1) L'auteur met sur les lèvres de l'octogénaire la boutade suivante en réponse à sa santé.

On nous dit — mais c'est une histoire —
Que nous sommes sur le retour,
Ma femme et moi. Comment y croire?
Nous nous parlons encor d'amour!

Accoutumés de battre ensemble,
Nos cœurs ont même impulsion;
Et si parfois la main nous tremble,
Ce n'est rien que d'émotion.

Du chou témoin de ma naissance
J'ai même oublié la couleur;
A quatre-vingts ans de distance
Il eut le temps de passer fleur.

Rêve fin de siècle, je compte
Me rendre au moins à mil neuf cent
Sans rhumatisme ni mécompte,
Surtout si ma femme y consent.

Je n'ose pas dire: ma vieille;
Un jour de noces si joyeux,
Ce mot sonne mal à l'oreille;
D'ailleurs nous ne sommes pas vieux!

La vie est, dit-on, bien amère,
Mais tout ce dont mon cœur se plaint
C'est que j'ai perdu père et mère
Et que je suis un orphelin!

Des deuils ce qui le mieux console,
Sans contredit, c'est bien l'amour,
Et voilà pourquoi je convole
En secondes noces, ce jour.

Si j'ai repris la même femme
C'est qu'elle n'a pas de défaut.
Amour discret, tranquille flamme:
A quatre-vingt c'est ce qu'il faut!

Pour être heureux, vous, jeunes hommes,
Vous vous tournez vers l'avenir,
Mais sur nous, à l'âge où nous sommes,
Luit l'étoile du souvenir.

Aussi — passez-moi ce caprice,
Arrière-goût du premier lait —
Je songe à ma vieille nourrice
Qui m'abreuvait... sans gobelet.

Avant que la mort me surprenne
Je veux, une dernière fois,
Sur les genoux de ma marraine
Faire un somme comme autrefois. (1)

Plus jeune, cette tante imée!
Et s'il lui reste des cheveux,
La touffe en est trop clairsemée
Pour en coiffer tous ses neveux!

(1) Mme Thornton, alors âgée de 98 ans.

Et moi qu'on dit pourtant si leste,
Je sens bien ce que j'ai perdu;
Car la mollaire qui me reste
Ne peut mordre au fruit défendu.

Je n'y tiens pas, puisqu'on se range
Lorsqu'on dépasse quatre-vingt.
Quand vient l'hiver, adieu vendange!
Et l'on met de l'eau dans son vin!

Ma foi, de le dire j'ai honte,
Mais lorsqu'arrive le printemps
La sève monte, monte, monte...
Et je croirais avoir vingt ans!

" O le bel âge, ô le bel âge ! "
Entendons-nous de tout côté ;
Ce compliment nous encourage,
Mais ne nous rend pas notre été.

Ma femme et moi, nous laissons dire,
Mais sans y croire aveuglément ;
Et tout bas nous osons médire
De cet aphorisme qui ment,

Car s'il disait vrai, ce me semble,
Il nous rendrait nos gais printemps,
Et nous pourrions danser ensemble
Un rigodon de l'ancien temps.

Mais courage, ma femme, et trêve
De tout regret, de tout souci.
N'oublions pas que je me lève
Seulement pour dire: merci!

LE PIONNIER

(Poésie dite par l'auteur au banquet donné le 25 septembre 1901, à l'occasion du cinquantenaire de la paroisse de Saint-Christophe).

I

" Pour cette ferme, enfant, la famille est trop grande;
Pour nourrir tant de monde, il faudrait qu'elle rende
Le double du froment récolté jusqu'ici.
Qu'allons-nous devenir? Voilà tout mon souci.
Trop de bras, tu le sais, deviennent inutiles.
Bien loin dans la forêt sont des terres fertiles

Dont l'écho n'a redit que le chant du trappeur.
Toi, fils de paysan, des bois aurais-tu peur?
Là tu peux te tailler un superbe domaine,
Voir ton bien s'arrondir de semaine en semaine;
D'ailleurs sous l'œil de Dieu tout travail est sacré.
Si tu manques de cœur c'est moi qui partirai,
Et je te montrerai ce que peut le courage
Et que nous, les vieillards, valons ceux de ton âge."

Ainsi parlait le père à l'aîné de ses fils;
Et lançant aux forêts un regard de défis,
Ayant la vision d'un avenir prospère,
L'enfant lui répondit: "Vous dites vrai, mon père.
A laisser la maison dès demain je suis prêt;
Mon bras jeune et nerveux ne craint pas la forêt.

Pour m'y faire un abri n'ai-je pas ma cognée?
Pour dormir, un bon lit de fougère fanée?
Au besoin n'ai-je pas, si l'on m'en fait présent,
Un fusil pour tuer le gibier malfaisant?
J'aurai de quoi là bas me tailler de l'ouvrage,
Prêt à manquer de pain plutôt que de courage.
A moi, noyers géants, à moi, pins résineux
Qui lancez vers le ciel vos fronts vertigineux.
Bientôt le sol tremblant du poids de votre chute
Verra de vos débris surgir une humble hutte."

Il partit, plein d'espoir et la besace au dos.
Adieu, s'écriait-il, adieu, frêles radeaux
Vers le large lancés par des bras intrépides!
Adieu, barque emportée au courant des rapides!

Adieu, fleuve géant dont les limpides eaux
Reflètent le clocher rempli de nids d'oiseaux!
Mais au revoir à vous que j'aime et que je laisse,
Pour qui seuls dans mon cœur je sens quelque faiblesse."
Et toute la famille est debout sur le seuil;
Et le père et la mère et les sœurs, l'âme en deuil
De le voir s'éloigner, si calme et si docile,
Pour leur faire la part plus large et plus facile;
De le voir s'en aller, le gars robuste et fort,
Chercher dans les Bois-Francs ou la vie ou la mort!
Cloué dans son fauteuil, l'aïeul octogénaire,
Relique du passé qu'on aime et qu'on vénère,
Songe à son petit-fils qui part si bravement,
Et sur sa joue un pleur glisse furtivement.
Cette larme, en secret sa rude main l'essuie,
Mais la plus jeune sœur, qui du frère s'ennuie,
Le surprend et lui dit: "Grand-papa, qu'avez-vous?"
"Je songe à l'exilé qui n'est plus avec nous"

Laissant le souvenir dormir dans sa mémoire,
Par la pensée il suit à travers la nuit noire
Cet enfant qui s'en va dans un pays lointain
Prolonger la patrie et tenter le destin,
Car, pour ce vieux, partir pour la forêt profonde
C'était, nouveau Colomb, chercher un nouveau-monde.

On s'est enfin remis aux agrestes travaux,
Et grâce au temps propice ainsi qu'aux soins nouveaux,
La saison leur promet une moisson superbe.
De blés aux épis d'or tout en liant sa gerbe,
Le père, secoué par un rêve étouffant,
Se dit: "Nous en avions assez pour notre enfant."
A l'écart, d'égoïsme il s'accuse et regrette
D'avoir laissé partir son fils et s'inquiète

En songeant que bien loin, au fond de ces grands bois,
L'enfant, sans rien en dire, est peut-être aux abois,
Sans amis pour l'aider et loin de ceux qu'il aime.
Va-t-il écrire au moins, et fils aimant quand même,
Songera-t-il qu'ici tous ceux qu'il a quittés,
Sans nouvelles de lui brûlent d'anxiétés.
Et lorsqu'au vieux foyer l'aisance va renaître,
Quand la mère accoudée auprès de la fenêtre
Voit les blés déjà mûrs onduler sous le vent,
Angoisse maternelle, elle se dit souvent:
" Si mon fils a du cœur de nous qu'il se souvienne,
S'il souffre, qu'il écrive et, mieux encor, qu'il vienne,
Car le ciel plus clément nous donne assez de blé
Pour assouvir ici la faim de l'exilé."

Depuis plus de trois mois la grande sœur, l'aînée,
De la poste revient tête basse et peinée,

Depuis plus de trois mois la lettre qu'on attend
Ne vient pas rassurer la famille, et pourtant
S'il pouvait deviner que sous le toit rustique
L'attente a fait croûler le bonheur domestique,
Il écrirait un mot à sa mère, il dirait
Sa lutte avec l'ennui comme avec la forêt.
Mais un matin la sœur revient toute joyeuse,
Sa démarche est plus vive et sa lèvre rieuse
Semble crier à tous: "Cette lettre est de lui"
Que la nature est belle et clémente aujourd'hui!
Comme les fleurs des champs sentent bon sur la route,
Et comme les oiseaux babillards qu'elle écoute
Font retentir les airs de joyeux trémolos!
Quel air de fête règne à l'entour de l'enclos!
On fait cercle autour d'elle, et d'une main fiévreuse
Elle brise aussitôt l'enveloppe poudreuse,
Et, l'oreille tendue, on écoute en pleurant
Le récit du colon, naïf mais rassurant.

II

Dix lustres sont passés depuis la simple histoire
Que je viens de vous dire en des vers sans apprêts,
Dix lustres de labeurs qui méritaient la gloire,
Dix lustres d'héroïsme au milieu des forêts.

Quand la religion s'allie à la patrie
Toujours il en surgit un travail immortel,
Car plus sainte est toujours la nation qui prie,
Et plus fort est le peuple appuyé de l'autel.

Oh ! ce qui s'est passé de sublime dans l'ombre,
Ce qu'il fallut de cœur à tous ces paysans,
D'espoir en l'avenir qui s'annonçait si sombre,
Nul ne le sait que ceux qui se trouvaient présents.

Pour en faire à jamais une terre française,
C'est Dieu qui les poussait à peupler ces cantons.
Et malgré tous leurs noms à l'allure écossaise,
Nous les avons conquis et nous les habitons.

De ceux-là qui laissaient les rives du grand fleuve
Combien en reste-t-il ? nous pourrions les nommer.
Ils furent à la peine, ils furent à l'épreuve
Et devraient être ici pour se faire acclamer.

Il en est deux ou trois qui survivent encore,
Hier les plus vaillants, aujourd'hui les plus vieux.
Buvons à leur santé car le présent s'honore
En s'inclinant devant un passé glorieux.

C'est vous, premier pasteur, ([1]), qui de cette paroisse,
Avez encouragé, béni les premiers pas,
Qui, pendant vingt-sept ans de prière et d'angoisse,
Ouvrier du Seigneur, ne vous reposiez pas.

Après vous d'autres sont venus, toujours fidèles
A la tâche bénie, au poste redouté;
Tous des hommes de cœur et des curés modèles,
Héroux, Buisson, Grenier, puis Lessard et Côté.

A vous tous nous devons de la reconnaissance
D'avoir à nos progrès mis tout votre souci,
Aussi dans ce grand jour de la réminiscence
Nous vous disons: bravo! nous vous crions: merci!

([1]) Mgr Suzor, premier curé de Saint-Christophe.

LE VOL

Le vol, mais qu'est-ce donc ? Pouvez-vous me le dire ?
— Voici ce que j'en pense, ami, sans en médire :
Tu voles un centin, on te jette en prison ;
De dérober si peu tu n'avais pas raison.
Mais, si tu peux gifler une somme fort ronde,
L'écho de ton exploit fera le tour du monde.
De suite on a pour toi de l'admiration
Et tu peux circuler sans donner caution,

Voir la foule naïve envier ton audace,
Se presser pour te voir comme un prince qui passe.
Et si surtout le vol se chiffre au million
L'habile homme devient pour la ville un lion.
On s'incline devant la majesté du crime
Et peu s'en faut qu'on ait pour lui très haute estime.
Plus étrange est le vol, audacieux l'exploit,
Plus le fripon se place au-dessus de la loi.
Pour le petit voleur point de miséricorde;
Heureux encor s'il peut se sauver de la corde.
Sur un geste du juge on l'inscrit à l'écrou.
Leçon: Garde-toi bien de ne voler qu'un sou.
Mais si quelque bon jour, providence opportune,
Tu peux accaparer une grasse fortune,
Les avocats, flairant une part du magot,
Pour décupler les frais s'en donnent à gogo;
Et pour que le procès des mois et des mois dure
On invente au palais plus d'une procédure;

Et pendant ce temps là, fier d'un si triste honneur,
Le fripon se pavane et vit en grand seigneur.
Puis si ce long débat entre avocats s'achève,
Le mémoire de frais à tel chiffre s'élève
Qu le volé n'a rien gagné dans ce procès,
Son argent n'ayant fait que changer de goussets.

LE BONHEUR

Oui, le bonheur endort : sommeil délicieux
Qui nous fait oublier les ennuis de la vie,
Nous fait goûter un jour la douce paix des cieux
Et d'un rêve idéal berce l'âme ravie.

Oui, le bonheur endort, mais d'un trop court sommeil
Que la sourde clameur du monde met en fuite,
Songe enivrant suivi d'un si triste réveil
Que la félicité bientôt en est détruite.

Oui, le bonheur endort, mais pour qui goûte un jour
A sa magie étrange et son charme éphémère
A dégoût de la vie, a perdu sans retour
Ce qui faisait son rêve et sa douce chimère.

Oui, le bonheur endort et pour quelques instants
Nous fait tout oublier: le travail et l'étude,
Il ferme l'horizon, abrège aussi le temps
Et nous fait mieux aimer la calme solitude.

Mais à puiser toujours aux sources du bonheur
L'existence ici-bas deviendrait insipide;
L'impitoyable ennui nous rongerait le cœur
Si le temps s'écoulait monotone et rapide.

De joie et de chagrin Dieu parsème nos jours
Afin que, parvenus à notre heure dernière,
Nous puissions sans regret, dire adieu pour toujours
A ceux qui font sur nous la dernière prière.

L'HOMME

Entre l'Etre Suprême et l'homme, quel abîme
Que nul regard humain sur terre n'a scruté !
L'homme frêle et changeant du Temps est la victime...
Dieu seul est immuable en son éternité.

L'homme dans ses efforts étale sa faiblesse,
Il marche avec orgueil, il tombe sans fierté ;
Lui, le roi d'ici-bas, un atome le blesse...
Dieu seul est tout-puissant dans son éternité.

L'homme comme une fleur brille un jour, puis il passe,
Frêle souffle que Dieu prête à l'humanité.
Il a peur du néant, s'étonne de l'espace...
Dieu seul reste le même en son éternité.

L'homme de sa naissance à sa mort souffre et pleure;
Il peine et se dépense en ce monde agité;
Mais dès qu'il disparaît, de lui rien ne demeure...
Dieu seul veille toujours dans son éternité.

Tout borne l'homme ici, tout le tient sous la chaîne
Et lorsqu'il sonde en vain la sombre immensité,
Dieu ne voit de là-haut qu'une poussière humaine
Et son Verbe remplit l'espace illimité.

LACRYMÆ

Sur la tombe chérie
Où bien souvent je prie
J'ai planté ce bouquet de fleurs.
Quand leurs tiges séchées
Vers le sol sont penchées,
Je les arrose avec mes pleurs.

Chaque soir je promène
Quelques instants ma peine
Dans cet endroit silencieux
Et de la froide pierre
Mon ardente prière
Avec un sanglot monte aux cieux.

Sur cette fraîche tombe
Une rosée y tombe;
Saintes larmes de l'amitié,
Vous soulagez mon âme
En épurant ma flamme
Et changeant l'amour en pitié.

Dans ce lieu solitaire
Où plane le mystère,
L'oiseau, triste, ne chante pas.
Là, des roses fanées,
Image des années,
Viennent s'effeuiller sous nos pas ! (1)

(1) Mis en musique par le frère de l'auteur, Roméo Poisson.

L'ADIEU

(Imité de l'anglais.)

Oh ! lorsque de l'adieu l'heure triste est sonnée,
Le cœur soudain glacé semble se ralentir.
Etres chers, vieux amis, fatale destinée,
L'un après l'autre il faut partir !
Plus d'un s'en est allé sans pleurs et sans faiblesse,
Et tout bas je disais, témoin de ce départ :
S'il est heureux celui qu'on laisse
Plus heureux est celui qui part.

Et quel que soit le sort qui loin de nous l'entraîne,
Sur les flots menaçants, dans les bois ténébreux;
Que le désert brûlant, que la guerre inhumaine
Tente ses pas aventureux,
Toujours ferme est son cœur et son pas toujours leste;
Vers l'inconnu toujours il fixe son regard...
Est-il heureux celui qui reste?
Non, c'est encor celui qui part.

Lorsqu'au toit de l'époux la jeune fiancée
Est conduite tremblante et l'œil mouillé de pleurs,
L'espoir des jours sereins dont son âme est bercée
Dissipe ses folles frayeurs.
Mais la mère au foyer, vieillie et langoureuse,
Qui la consolera jamais de ce départ?
Celle qui reste est-elle heureuse?
Non! c'est encor celle qui part.

FILS DE BRAVES

DE CARILLON A CHATEAUGUAY

Les clairons s'étaient tus, et les engins de guerre
Sur leurs affûts dormaient. D'abondantes moissons
Mûrissaient au soleil dans les champs où naguère
Se promenaient les lourds caissons.

Evoquant, pleins d'orgueil, leur vie aventureuse,
Les vieux en s'éteignant louaient notre destin;
Eux qui n'avaient connu qu'une vieillesse heureuse,
Saluaient notre heureux matin.

Le sabre et le mousquet, croisés en panoplie,
S'étalaient sur le mur, et l'aïeul bien souvent
En passant croyait voir sur la lame polie
Reluire un poème émouvant.

Il disait: " Pourront-ils d'une paix énervante,
Quand l'appel sonnera, secouer la torpeur,
Et devant l'ennemi qui sème l'épouvante
Se former en phalange et s'avancer sans peur? "

Soudain un cri de guerre a traversé l'espace.
Qui donc y répondra?... Les anciens se sont tus...
Mais les jeunes sont là... Ces fils de grande race
Montreront les mêmes vertus.

On détache l'épée. En un instant la rouille
A cessé de ternir l'éclat du sabre nu.
Pendant ce saint travail une larme la mouille;
C'est que le fils s'est souvenu.

Le fils s'est souvenu que cette arme héroïque
Au vieux mur suspendue, inutile ornement,
Moderne Durandal, dans la lutte homérique
Eut ses jours de rayonnement.

Et, songeant à l'aïeul, il vole à la frontière;
Il y retrouve, ému, la trace de ses pas
Et quelque fois, hélas! le petit coin de terre
Où l'a couché le prompt trépas.

Vengeur de ses aïeux, son arme déjà brille
Et fauche sans repos aigrettes et cimiers.
Ainsi devait tomber sous son humble faucille
La moisson qui l'attend pour combler ses greniers.

Ayant lutté sans peur et vaincu sans jactance,
Il retourne à ses champs, nouveau Cincinnatus,
Heureux de retrouver sa modeste existence,
Ses robustes travaux et ses mâles vertus.

Ce brave ignorera l'éclat de ce fait d'armes;
Il mourra sans savoir qu'il fut un vrai héros.
Son fils, seul, sur sa tombe ira verser des larmes
Et le froid de l'oubli glacera son repos.

Du moins en ce grand jour où Québec en liesse
Fait surgir des tombeaux tous ses morts glorieux,
Cet humble défenseur que l'histoire délaisse,
Tombé près de ses chefs, doit revivre avec eux.

SUPPLIQUE

A L'HONORABLE SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE

Nous sommes au pays vingt rimeurs qui sans trève,
Vrais forçats de la plume et victimes du rêve,
Sur une enclume d'or forgeons de mauvais vers;
En somme honnêtes gens sauf ce léger travers.
Comment je suis de ceux qui tourmentent la lyre,
Pour parler franchement, je ne saurais vous dire;
Car ce serait alors accuser sans pitié
Les bois, les champs, les fleurs, complices pour moitié

Dans la vocation qui me pousse quand même
Vers le rêve étoilé qui se change en poême.
Qu'il suffise aujourd'hui de vous dire en secret
Que j'adore le rythme et que rien ne pourrait,
Homme ou dieu, m'enlever cette muse qui chante
L'ode patriotique ou l'idylle touchante.
C'est peut-être un fléau que ces pâles rimeurs.
On dirait qu'un démon leur a dit: Chante ou meurs!
Car chacun rêve, en proie aux affres de l'extase,
Au piquet du Parnasse attacher son Pégase.
Est-ce crime ou folie? Il serait hazardeux
De conclure. Qui sait? C'est peut-être les deux.
Mais que ce soit un crime ou que ce soit folie,
Par ce magique don la vie est embellie.
Etant donné qu'il faut à la société
Des poètes rêveurs, mystiques, à côté
Des hommes d'action, il faut, ma foi, nous prendre
Tels que Dieu nous a faits, très rudes à comprendre,

Et ne pas oublier, ô fâcheux contre-temps !
Qu'un poète ne peut vivre de l'air du temps ;
Et que, toujours flatté d'un accueil sympathique,
Un encouragement sous forme plus pratique
Ne le laisse, monsieur, jamais indifférent,
Et qu'à rêver semblable aubaine il se surprend.
Tout cela pour vous dire, avec toute réserve,
Que depuis plus d'un an à l'écart je conserve
Des volumes tout neufs au nombre de cinq cents,
Et qu'au lieu de poussière ils préfèrent l'encens.
Peut-être pourriez-vous, monsieur le secrétaire,
Sans manquer au devoir, sans frasque ni mystère,
Pour l'achat de mon livre (comme cela m'irait !)
Mettre au budget prochain un item bien discret. (1)

(1) L'Hon. J. E. Robidoux, alors secrétaire de la province, s'est rendu au désir du poète en achetant 100 exemplaires de ses " Heures perdues ".

STROPHES A L'HON. JUGE PLAMONDON

Premier Président de l'Institut Canadien de Québec. — Cinquantenaire célébré le 22 mars 1898.

O vous, le premier président,
Et le survivant d'un autre âge,
Au geste alerte, au cœur ardent,
Ce soir recevez notre hommage.

Ceux-là de votre temps, les vieux,
Retrouvant l'ancienne souplesse,
Sont accourus presqu'envieux,
De votre robuste vieillesse,

Tandis que les jeunes, fêtant
Cette joyeuse cinquantaine,
Voient en vous le représentant
D'une époque déjà lointaine.

Pourtant si d'un brillant passé
Ce soir vous évoquez le charme,
Ce que le temps a dispersé
Met dans vos yeux plus d'une larme.

Car ils sont nombreux les absents
Les amis semés sur la route,
Vieux de la vieille, adolescents
Compris dans la même déroute;

Ces gais compagnons, ces vaillants,
Les premiers rendus sur la brèche,
Toujours jeunes, toujours bouillants,
Malgré les douceurs de la crèche.

De la politique du temps,
C'était l'école buissonnière.
Sans le sou mais toujours contents,
Heureux mortels à leur manière.

Fournier, ce lutteur sans pareil,
Battu mais toujours redoutable,
Au cerveau toujours en éveil,
A la tribune comme à table.

Soulard, cet esprit délicat,
Gentil poète, âme d'élite,
Qui sous sa toge d'avocat
Cachait sa muse favorite.

Vous aussi vous avez commis
Des vers, ces péchés de jeunesse,
Car à vingt ans, il est admis
Qu'on prend la muse pour maîtresse.

Vous qui brilliez à côté d'eux,
Trio qui marchait de conserve,
Vous les égaliez tous les deux,
Par le talent et par la verve.

Pruneau qui riait du destin,
Causeur à la fine riposte,
Qui tout surpris un beau matin,
S'est réveillé maître de poste.

Enfin, votre frère Honoré,
Qui, le plus joyeux de la bande,
Pour un bon mot aurait livré,
Je crois, la plus grasse prébende.

Combien en reste-t-il de ceux
Dont l'esprit vif aux représailles
Ressemblait à ces vins mousseux
Qui font éclater les futailles?

Parmi les vivants j'en connais,
Qui comme vous ont fait leur marque
Et sans former de cabinets
Ont su fort bien guider leur barque.

Fiset, qui sut si bien choisir,
Hier encor protonotaire,
Poète aux heures de loisir,
Mais avant tout célibataire.

Lemoine, fécond écrivain,
Esprit moins rêveur que pratique,
Epiderme que pique en vain
Le dard aigu de la critique.

Mais pour revenir au passé,
Que cette fête commémore,
Monsieur, n'en soyez point froissé,
Sur vous je veux gloser encore.

De vos frasques, de vos exploits,
Les plus vieux ont gardé mémoire,
Quand saupoudrant de sel gaulois
De Thémis le fade grimoire,

Tribuns soudain improvisés,
Vous plantiez là la sombre étude,
Et, d'éloquence tout grisés,
Vous haranguiez la multitude.

Comme Empédocle aventureux,
Vous vous lanciez dans le cratère,
Moyen réputé dangereux,
Pour retremper le caractère.

Du char de l'état, sans merci,
Vous rêviez quelque catastrophe,
Mais ce charitable souci,
Grâce à Soulard, tournait en strophe.

J'ai dit rêver, vous faisiez plus:
Vous donniez même un coup d'épaule
Pour troubler, tribuns chevelus,
Le sommeil de la métropole.

Vous ne doutiez jamais de rien,
Car à vingt ans tout est possible,
Surpris de voir se porter bien
L'état que vous preniez pour cible.

Plus tard, dans vos bureaux déserts
Pendaient les toiles d'araignée;
Seul, cet insecte dans les airs
Faisait une bonne journée.

Sa fine trame au fil pliant
Ne rend plus l'aile qui la touche,
Preuve que l'on prend un client
Moins facilement qu'une mouche.

Plus tard vous changiez d'atelier
Avec une désinvolture
Digne du fougueux cavalier
Forcé de changer de monture.

De tous les tournois vous étiez,
Journaliste et jurisconsulte;
A la chicane vous portiez
Avec ardeur ce double culte.

Jamais de chômage et, de fait,
Vous meniez de front toutes choses;
Vous produisiez beaucoup d'effet,
Mais aviez-vous autant de causes?

Il fallait bien se trémousser
Pour faire marcher la boutique.
De pain nul ne peut se passer,
Fût-il un homme politique.

Que de criminels aux abois
Sauvés par vous de la potence!
Pour cela vous aurez, je crois,
A faire rude pénitence.

D'enthousiasme et de talent
Faisant dépense sans pareille,
Vous étiez vif, étincelant,
Sans vous faire tirer l'oreille.

Aussi ceux qui vous rencontraient
Dans des joutes inoubliables,
Abasourdis, vous envoyaient,
Pour leur repos, à tous les diables.

Heureusement que peu pressé
D'entreprendre un pareil voyage,
Vous avez trouvé plus sensé
De faire un long pèlerinage.

Car aux laves du mont Aetna,
Dieu mêla, sculpteur admirable,
Le granit de Stadacona
Et vous fit d'un limon durable.

Aussi pour les bonheurs rêvés,
Ayant affronté poudre et balle,
Un des plus heureux, vous avez,
Un jour, décroché la timbale,

Et cette timbale d'argent,
Quand vous avez voulu la rendre,
Le destin honnête, obligeant,
L'a fait tomber aux mains d'un gendre.

Vous avez l'art de rajeunir
Tout en laissant vieillir les autres.
Au passé liez l'avenir;
Bienvenue et soyez des nôtres.

Et qu'aux noces de diamant
Ceux-là qui, ce soir, vous font fête,
Puissent bénir le Dieu clément
D'avoir épargné votre tête.

DERNIERS VŒUX

Lorsque sonnera l'heure où je devrai descendre
Dans cet étroit cercueil sur moi trop tôt fermé,
O vents qui soufflerez au-dessus de ma cendre,
Ne la dispersez pas loin des lieux que j'aimai.

O vers qui rongerez ma mortelle dépouille,
Ralentissez votre œuvre, ouvriers du trépas,
Afin que dans ce lieu de nuit sombre et de rouille
Je sente près de moi ceux que j'aime ici-bas.

Que le frère et la sœur, que l'enfant et l'épouse
Au lieu de mon repos se couchent sans retour,
Sans craindre que jamais cette terre jalouse
Ne livre le secret de ce lugubre amour!

L'un après l'autre, tous, qu'ils viennent prendre place
Près de ceux que, peut-être, ils ont vite oubliés;
Que le saule pleureur de sa racine enlace
Les coeurs qu'un seul amour sur terre avait liés!

Et quand tous se seront couchés sous cette pierre,
Quand tous auront pris place au dernier rendez-vous,
Alors, ô vers rongeurs, mettez-nous en poussière,
Et vous, ô vents du ciel, vite, dispersez-vous!

Que de cette poussière, immortelle semence,
Naissent en d'autres lieux d'autres êtres plus beaux.
Ces atomes perdus dans la nature immense
Feront germer la vie, un jour, de nos tombeaux !

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
Où vas-tu ?	V
A feu l'honorable P.-J.-O. Chauveau	1
Mes pins	3
Revivre	7
L'orme	15
Le sapin	19
La France d'Amérique	23
L'Orient	37
La rime	41
La terre natale	43
Si Dieu me disait :	47
Bonne leçon	51
Le billet de retour	53
Les enfants	55
Les bas percés	67
Le Sauveur	71
Le grand repos	75
Le même but	77

PAGE
Sur l'eau 79
Les trois hôtes 83
A l'abbé J.-A. G. 85
Le mourant 89
L'appel des amis 93
Le déballé 99
Monseigneur de Laval 103
L'abîme 121
A Monsieur Léon Barat 123
A Monsieur Charles Grandmougin 127
Myosotis 129
L'aiguille 133
Vision 137
Hommage à Sorel 143
La revanche 147
Le soulier de bébé 155
Indolence 157
Jacques Cartier 163
A Monsieur Suzor-Côté 177
Maître Moser 181
En voyage 183
Le poète et la cigale 185
Les morts 187

PAG
La guerre 191
A une petite amie 195
L'harmonie 197
Le cimetière 199
Solitude 201
Mystère 205
Mausolée 207
La vie 211
Hommage à Champlain 215
Le temps de la moisson 225
La fourmi 235
L'oasis 239
Confidences 243
A l'étude 251
Rêve de célibataire 255
Le lac St-Ferdinand 259
Barcarole 265
Le premier de l'an 267
Réponse au toast 271
Noces de diamant 273
Le pionnier 281
Le vol 291
Le bonheur 295

PAGE
L'homme..... 299
Lacrymæ..... 301
L'adieu..... 305
Fils de braves..... 307
Supplique..... 313
Strophes au juge Plamondon..... 318
Derniers vœux..... 331

FIN DE LA TABLE.

GE
99
01
05
07
13
18
31